

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Sommaire : — POÉSIE : L'aumône. — Enigme. — FEUILLETON : Une lettre volée. — CRITIQUE LITTÉRAIRE: Rome et Naples. — LITTÉRATURE CANADIENNE : Une esquisse de mœurs (suite). — Impressions de voyage, (suite et fin). — Tableau météorologique du mois de septembre, soumis à la Société des Amis. — Variétés. — Histoire de la semaine. — Chronique Canadienne. — La maladie des pommes de terre.

POÉSIE.

L'AUMÔNE.*

Donnez à l'indigent, donnez, heureux du monde !
Vous êtes en tout point semblables à cette onde
Qui, caressant des bords par des palmiers couverts,
Savourer avec orgueil leur ombre favorable,
Et s'avance pourtant d'un cours inexorable
Pour se perdre dans les déserts.

Donnez, car de la mort l'inflexible furtive
Ne nous laisse emporter dans son fatal royaume
Que nos crimes et nos vertus ;
Et, parmi les vertus, l'aumône est la plus belle,
La plus belle des fleurs dont l'éclat étincelle
Sur la couronne des élus.

Donnez, afin qu'ayant parcouru la carrière,
Vous puissiez sans gémir regarder en arrière
Et trouver moins amer le moment du trépas,
Afin de ne pas voir l'espérance bannie
Quand vos jours passeront devant votre agonie,
Que vous ne les maudissiez pas !

Donnez, afin que, même aux terrestres demeures,
Le Ciel de ses bontés accompagne vos heures
Et vous rende en tout triomphants,
Afin qu'en vos sillons il sème l'abondance,
Et qu'il tienne les eaux de la fausse science
Loin des lèvres de vos enfants.....

De l'hydre des partis l'halcine empoisonnée,
Comme l'hiver enchaîne une onde fortunée,
Tient suspendu le cours de nos prospérités :
Des milliers de vaisseaux qui ne pouvaient suffire,
La voile maintenant dérobée au zéphyre,
Dorment dans nos ports attristés.

Hélas ! dans nos cités, naguère si splendides,
Errer, les bras croisés et les regards avides,
Une effrayante oisiveté :
Dans l'atelier désert habite le silence :
Et l'on a vu frapper la maison de l'aisance
D'une soudaine pauvreté.

Pénétrez aux réduits de ces tristes familles,
Voyez : le haillon manque à la pudeur des filles !
Voyez le désespoir qui sait tout trasser,
L'enfant dont les besoins ont dévéré les charmes,
Qui demande du pain, et dont la mère en larmes
Ne peut, hélas ! que l'embrasser !

Seigneur, notre misère est-elle assez profonde !...
Que ma faible parole, en charité féconde,
Rende tous les cœurs généreux !
Fuyez pleuvoir l'aumône aux accents de ma lyre !
La vanité n'a point commandé mon délire,
J'ai chanté pour les malheureux.

* Cette pièce de vers a été inspirée à M. Reboul par les besoins pressants des pauvres et par l'épuisement des ressources de l'Association de Charité de Nîmes. L'appel du poète fut entendu, et les malheureux, secourus de nouveau, purent le bénir.

11. — Enigme.

Mon océan est sec, mes champs sont infertiles ;
Je n'ai point de maisons et j'ai de grandes villes ;
Je réduis en un point mille ouvrages divers ;
Je ne suis presque rien et je suis l'univers.

[Le mot de cette énigme au prochain numéro.]

Le mot de la charade 10e insérée dans le dernier numéro est "an."

FEUILLETON.

Une lettre volée.

I.

Armand Verdier qui, sous un nom d'emprunt, a joué un rôle secondaire, mais très singulier, dans le grand drame de la révolution française, était mon compatriote et un de mes plus anciens amis de collège. En 178..., nous habitions deux étages d'un même hôtel, rue Saint-Honoré. Nous passions quelquefois les après-dîners ensemble. Dès ce temps je remarquai la finesse de son esprit, la vivacité de son imagination, son aptitude à lire dans la pensée d'autrui ; mais je redoutais, pour son avenir, son entraînement naturel aux choses difficiles, et j'ajouterais, puisque les mémoires du temps l'ont dit avant moi, un certain goût de l'intrigue. Parmi mes souvenirs, je retrouve un exemple assez curieux de la rare perspicacité dont il a depuis donné tant de preuves. Cette anecdote a été certainement ignorée de ses biographes.

Un soir, on nous annonça la visite de M. X..., secrétaire du lieutenant de police. Uni à Verdier par une alliance lointaine, M. X... recherchait volontiers sa société, surtout lorsqu'il avait besoin de conseils. A son salut distrait, à son regard creux, à l'hésitation de ses premières paroles, il nous fut aisé de voir qu'il était engagé par ses fonctions dans quelque labyrinthe. Il en convint, et, sans se faire prier, il nous confia le sujet de sa préoccupation.

Il y a six semaines, nous dit-il, le lieutenant de police fut informé officiellement qu'une lettre d'une haute importance avait été dérobée au palais de Versailles. L'auteur de cette soustraction est connu : aucun doute n'est possible. Par ce coup hardi, il s'est assuré indirectement un ascendant dangereux sur une personne du sang royal qu'il est inutile de nommer : il tient en ses mains, non pas son honneur, mais son repos.

Le voleur, remarqua Verdier, suit donc qu'il est soupçonné par la personne elle-même à qui la lettre appartient. Et quel homme en France a osé ?...

— Le voleur, reprit le secrétaire, est homme à tout oser. Vous l'avez connu à Dresde : c'est le duc de G... La manière dont il a commis ce vol prouve autant d'adresse que d'audace. La princesse était seule dans son boudoir, absorbée dans la lecture de cette lettre, lorsque plusieurs personnes entrèrent presque inopinément : elle n'eut que le temps de jeter la lettre sur le marbre de la cheminée en la retournant seulement pour ne laisser à découvert que l'adresse. Peu d'instants après, on annonça le duc de G... Ses yeux de lynx eurent bientôt remarqué la lettre, l'adresse, reconnu l'écriture, deviné quelque embarras dans la physionomie de la princesse, et pénétré son secret. Avec l'apparence d'étourderie qui lui sert à masquer ses desseins, il monta peu à peu la conversation à un ton animé, raconta des anecdotes, tira plusieurs papiers, choisit dans le nombre une lettre à peu près semblable à celle qu'il convoitait, en lut un passage qui avait rapport aux nouvelles du jour, et quand il eut achevé, tout en gesticulant, il jeta négligemment cette lettre sur la

cheminée près de l'autre, et continua à parler avec une vivacité bruyante qui obligea la princesse et les personnes présentes à porter plus d'attention au sujet de l'entretien. Enfin les dames qui l'avaient précédé se levèrent pour prendre congé : ce fut alors que, profitant de la distraction causée par les politesses d'usage, il prit sur la cheminée d'un air calme la lettre adressée à la princesse en laissant la sienne à la place, puis il se retira pour reconduire les dames jusqu'à leur carrosse. La princesse avait vu dans une glace son mouvement, sans soupçonner la ruse ; lorsqu'elle découvrit l'échange, il était trop tard. Faire rappeler le duc, lui demander ouvertement la restitution de la lettre devenait une chose impossible : outre qu'un sentiment de dignité personnelle s'y opposait, il était trop évident que le duc ne s'en était pas si hardiment emparé sans une volonté bien arrêtée d'en tirer avantage pour son ambition. En effet, depuis ce jour, le duc de G... ne fait plus mystère de certaines prétentions politiques auparavant désespérées. Il affecte un crédit sans limites, et agit avec une confiance insolente qui inspire des craintes, de plus en plus vives. Tenter une négociation ou recourir à la force, ce serait tout compromettre. Le seul moyen de sortir d'embarras est de reprendre la lettre par ruse ; c'est le lieutenant de police que l'on a chargé de l'entreprise.

— Il est évident, dit Verdier, que la lettre est toujours en la possession du duc de G... puisqu'il arrive à ses fins sans en faire aucun usage. Qu'il cesse de la posséder, il cesse aussitôt d'être à craindre.

— Sans nul doute, reprit le secrétaire, et j'ai agi d'après cette conviction. Le duc de G... est beaucoup trop prudent pour porter la lettre sur lui ; il suit, par plus d'un exemple fameux, que ce serait perdre tout repos et exposer sa personne : il aurait à craindre toutes les méprises imaginables, un duel chaque jour, un guet-apens chaque nuit. D'un autre côté, il est doué d'une trop juste méfiance pour déposer la lettre entre les mains de qui que ce soit ; personne ne connaît mieux que lui le pouvoir de la corruption. D'ailleurs, la difficulté n'aurait fait que changer de place. Enfin, le duc de G... n'ayant fait aucun voyage depuis six semaines, la lettre est nécessairement dans son hôtel. Mais en quel endroit l'a-t-il enchée ? Voilà toute la question.

— Eh bien ! vous vous êtes ménagé des intelligences dans le service du duc ? Vous avez gagné le premier valet de chambre, le concierge ?

— Non. Toute ouverture à des individus qui pourraient être dévorés au duc et jouer dans cette affaire un double rôle m'est interdite. Echouer de cette manière, ce serait augmenter sa force. Il a fallu user de moyens extrêmes. On a profité des absences du duc, de quelques nuits qu'il a passées au jeu, du sommeil ou de l'ivresse de ses domestiques, et huit fois déjà les appartements ont été soigneusement visités et fouillés par plusieurs de nos agents qui ont pour ce genre de travail une expérience consommée. Je vous avouerai même qu'en raison de l'extrême importance de cette affaire, j'ai présidé cette nuit en personne à la dernière recherche.

— Et vous n'avez point découvert la lettre ?

— Je n'y conçois rien. Vous me voyez découragé, consterné. Je n'ose plus paraître à Versailles.

— Racontez-nous, je vous prie, dit Verdier, comment ont été dirigées les recherches.

— On n'a négligé aucune précaution. Un habile homme a dressé dès la première nuit un plan complet des appartements. On a pris les mesures les plus exactes de toutes les pièces, de tous les cabinets. La forme des meubles, leurs dimensions, la nature de tous les matériaux, les moindres épaisseurs à un dixième de ligne près, ont été scrupuleusement notées. On a exploré, le plan à la main, méthodiquement, toutes les profondeurs, tous les creux, tous les secrets. Vous savez que ce sont là des choses faciles, élémentaires ; la plus petite erreur est impossible. On peut dire que pour ces sortes d'expéditions la police française est infallible ; elle n'en a pas seulement l'instinct, elle en a la science : tout est depuis longtemps réduit à un petit nombre de règles confirmées par des expériences qui se renouvellent incessamment. En un mot, j'affirme, que l'on a cherché partout.

— Il est cependant bien difficile de croire que l'on puisse avoir jamais la certitude absolue de n'avoir fait aucune omission.

— Vous n'auriez pas ce doute, si vous connaissiez la théorie, et si vous l'aviez vu pratiquer une seule fois. Les meubles ont été disjointés, démembrés ; on a enlevé les marbres, les dessus de table ; on a retourné les tableaux, détaché les encadrements, les fonds des miroirs. On a sondé les boiseries, les panneaux, les planchers. On ne s'est pas contenté de s'assurer par le son si, contre l'apparence, certaines parties des meubles, tels que les pieds ou les dossiers, étaient vides. Nous n'ignorons pas, en effet, que quelquefois, après avoir introduit un objet dans une secrète cavité, on a soin de remplir le reste avec du coton, afin de mettre l'oreille en défaut, ou avec quelque menue poussière de métal, afin de ne point diminuer le poids. Croyez-moi, on a tout exploré.

— Mais, reprit Verdier, une lettre peut être pliée ou tournée en spirale de manière à occuper si peu de place qu'il y aurait mille cavités presque invisibles où l'on pourrait l'insinuer. Qui n'empêcherait, par exemple, d'en cacher une sous la moindre tresse de paille de cette chaise ? Vous n'avez point, je suppose, dans votre zèle infernal, dépouillé toutes les chaises ?

— Non ; mais les moindres interstices, les jointures, les rainures, les plis, les coutures des draperies, des rideaux, toutes les surfaces, et particulièrement celles des chaises, soit dessus, soit dessous, ont été examinées avec une attention qu'on peut appeler véritablement microscopique. Nous avons eu recours au même moyen que lorsque nous avons à rechercher de très petits objets, par exemple, des diamants ; on s'est servi de loupes lentement proménées pour découvrir jusqu'aux moindres dérangements et jusqu'aux moindres alterations de quelque nature que ce fût. Je vous répète que nous connaissons les appartements du duc et tout ce qu'ils renferment comme s'ils étaient faits du verre le plus transparent.

Verdier continua d'adresser au secrétaire beaucoup d'objections qui toutes furent résolues.

— Huit visites, ajouta-t-il, ont dû suffire à peine à une recherche si minutieuse.

— On a employé chaque fois, pendant huit à dix heures, dix agents munis de tous les

instruments utiles, et malgré la nécessité d'observer autant que possible le silence, on a travaillé avec une activité extraordinaire. La récompense promise est très considérable, et le lieutenant de police s'est engagé à rémunérer largement toutes les personnes qui auront concouru à la recherche. On ne reculera devant aucune dépense pour atteindre le but. Avec le temps, si je conservais la confiance que la lettre fût dans l'hôtel, je ferais fouiller jusqu'aux greniers et aux caves. Mais je commence à douter du succès. Qu'en pensez-vous, mon cher Verdier ? Que me conseillez-vous ?

— Avez-vous une description exacte de la lettre ?

— En voici la copie, où l'on a tout imité, la forme, la dimension, le cachet, l'écriture.

Verdier prit cette copie de la lettre, l'examina attentivement, demanda l'autorisation d'en lire le contenu, puis la rendit au secrétaire.

— Eh bien, mon cher Verdier ? Que faut-il faire ? Ne faut-il pas renoncer à chercher la lettre dans l'hôtel ?

— Ce n'est pas mon avis, dit Verdier. Je crois, comme vous, qu'elle est dans les appartements du duc.

— Mais où peut-elle être ?

— Évidemment où vous ne l'avez pas cherchée. Inventez quelque moyen d'attirer le duc et ses gens à la campagne, et refaites à loisir vos ténébreuses perquisitions. Si cette fois vous ne réussissez pas davantage, vous changerez vos batteries.

— Je tenterai donc une dernière recherche, dit le secrétaire en secouant la tête d'un air découragé. Mais ce sera inutilement : on a tout visité, tout ; il ne reste plus rien à faire. Maudite, maudite lettre !

Et il sortit plus consterné encore que lorsqu'il était entré.

— Je ne comprends pas votre conseil, dis-je. Il ne trouvera rien.

— Très certainement, me répondit Verdier. Le cher homme se croit beaucoup plus fin qu'il n'est, et il est ridiculement assoté des talents de sa bande. Mais écoutez bien ceci : avant trois jours, si, comme je le crois, la lettre est encore dans l'hôtel du duc, un autre que notre ami l'aura trouvée.

II.

Quelques jours après, je jouais avec Verdier une partie d'échecs. M. X... entra.

— Eh bien ? lui demanda Verdier.

M. X... avait une triste figure ; il répondit par un mouvement d'épaules qui signifiait clairement : Nous n'avons rien trouvé.

Quand la partie fut achevée, Verdier se tourna vers le secrétaire : — Ainsi, lui dit-il, votre nouvelle perquisition n'a pas mieux réussi que les premières ?

— Elle a duré toute une nuit et vainement. C'est une bien malheureuse affaire. M. le lieutenant de police ne veut plus qu'on s'occupe de cette recherche. J'y perdrai peut-être ma place.

Verdier se tourna brusquement vers moi : — De quelle somme aurait besoin cette pauvre veuve dont vous me parlez hier pour retourner près de ses enfants ?

— A peu près de cent livres.

— C'est une bagatelle. Voulez-vous, mon cher secrétaire, m'écrire un bon de deux cents livres sur la caisse de la police au nom de la veuve... Quel est son nom ?

— Mariane Dufour.

— Vous entendez, monsieur le secrétaire ? M. X... le regardait avec étonnement.

— Écrivez, signez, lui dit Verdier en pla-

çant devant lui une feuille de papier et l'écrivoire.

Le secrétaire obéit.

— En échange voici votre lettre, dit Verdier en tirant de son portefeuille un petit papier. Vous aurez aussi à donner une petite gratification à l'un de vos agents, à Jean Leveau : il m'a été utile.

Le secrétaire demeura un moment les yeux fixés sur Verdier, la bouche entr'ouverte, muet, sans mouvement, comme s'il n'eût pas compris. Enfin, il saisit la lettre de Leveau, l'ouvrit, la regarda, se leva, et s'élança d'un seul bond dehors en s'écriant : C'est elle ! c'est bien elle !

Et nous l'entendîmes crier à son cocher, du milieu de l'escalier : A Versailles ! à Versailles !

Verdier se renversa dans son fauteuil en riant aux éclats.

Je n'étais pas très ébloui du rôle que je lui voyais jouer dans cette affaire. Il y avait en lui du Beaumarchais : il aimait l'intrigue elle-même, et parce qu'elle donnait de l'exercice à son imagination et à son esprit. D'ailleurs nous n'étions pas intimes ; mes remontrances eussent été mal reçues.

— Vous avez rendu ce pauvre homme bien heureux, lui dis-je. Dans l'excès de sa surprise et de sa joie, il n'a pas même songé à vous demander comment vous êtes parvenu à vous procurer la lettre. C'est là une rude leçon que vous avez donnée à la police. Cette preuve de sa maladresse fera honte au lieutenant.

— Ne dites point de mal de la police, reprit Verdier ; elle est d'une habileté presque incroyable. Ingénieuse, rusée, persévérante, elle possède toutes les connaissances nécessaires au but de son institution ; elle a poussé son art presque à la perfection ; et je suis sûr qu'elle en a consciencieusement épuisé toutes les ressources dans les limites de la recherche qui lui avait été ordonnée à l'hôtel de G... Considérées en elles-mêmes, les mesures étaient certainement bien conçues et elles ont été bien exécutées ; mais étaient-elles applicables à la circonstance et surtout à l'homme ? c'était la question importante. Le lieutenant et son secrétaire l'ont mal résolue ; ils ont manqué au début de pénétration. A l'âge de douze ans, j'en avais plus qu'eux. Je me rappelle que j'étais très habile à pair ou non. Vous connaissez ce jeu ? On ferme une main, et on donne à deviner si les billes qu'elle contient sont en nombre pair ou impair. Je gagnais presque toujours, non point par hasard, mais en vertu de règles que je m'étais faites. Un camarade me posait la question : pair ou non ? Je répondais la première fois au hasard, par exemple : pair. Je perdais. Mais à la seconde question, je me disais : ce garçon-là est peu malin. La première fois il a mis non-pair ; à la seconde, sa dose de finesse n'ira pas plus loin qu'un changement de combinaison : il mettra pair. En effet, contre son attente, je disais encore pair, et je gagnais. Mais si j'avais affaire à un écolier un peu plus intelligent, je me disais : au premier coup, j'ai deviné pair et j'ai perdu. Sa première pensée va être aussi de changer le non-pair qui m'a fait perdre en pair ; mais son esprit ne s'arrêtera pas là ; un peu plus de réflexion lui suggérera que ce serait là une ruse beaucoup trop simple, et en définitive il en restera comme la première fois au non-pair. Donc je devinais non-pair, et je gagnais. En définitive, toute mon habileté consistait à lire de mon mieux dans la pensée de mon adversaire en calculant sur son degré d'intelligence ou sur la nuance du caractère que je lui connaissais. Je m'appliquais à mesurer mon raison-

nement intérieur avec le sien, à les identifier tous deux, et pour y parvenir, je m'aidais quelquefois d'un moyen physique qui depuis m'a souvent réussi dans des affaires d'une tout autre importance. Il est bien simple. Lorsque je cherche à deviner les passions ou les pensées d'une personne qui est devant moi, je m'étudie à mettre l'expression de ma figure dans le rapport le plus exact possible avec l'expression de la sienne ; je m'attache à en imiter et à en suivre très exactement les changements les plus imperceptibles, et en même temps j'observe avec attention, en moi-même, les pensées, les sentiments qui naissent naturellement et par correspondance aux diverses modifications qui se succèdent sur ses traits et sur les miens. Si j'ai lieu de soupçonner que je suis en présence d'une personne qui se méfie de sa propre physionomie et qui lui fait jouer un rôle, je cherche les pensées opposées à celles qu'en l'imitant je sens naître en moi. C'est une affaire de tact et d'expérience. Or, notre cher secrétaire est impropre au poste qu'il occupe, parce qu'il n'agit jamais que d'après les seules idées qui lui sont particulières. Il suppose que les autres hommes pensent comme il penserait dans des circonstances semblables. La conséquence inévitable est qu'il n'a de chance pour réussir que lorsqu'il est en lutte avec des esprits qui se trouvent être précisément de sa force et de sa nature. Il est nécessairement en défaut toutes les fois qu'il est en rapport avec les intelligences supérieures à la sienne, et souvent même avec celles qui sont inférieures. Il n'a qu'un certain nombre de règles qui ressortent de sa manière d'être individuelle ; il les applique indifféremment à toutes les affaires de même ordre ; les difficultés sont-elles plus grandes que de coutume, tout son effort consiste, non à changer de règles, à en chercher d'autres, mais simplement à pousser la pratique des seules qu'il connait jusqu'aux dernières conséquences. Semblable en cela à un médecin qui n'a que deux recettes, la saignée ou l'eau chaude, et qui se borne quand la maladie résiste à tirer plus de sang ou à noyer l'estomac du patient. C'est toujours la même routine. Dans la recherche de cette lettre volée, il n'a pas même songé à s'identifier avec l'esprit du duc de G... et à en mesurer la portée. Il a procédé de même que s'il avait eu affaire au premier bourgeois venu. Ses agents ne découvrant rien avec leurs yeux dans les endroits les plus secrets, il leur a donné des loupes, et les fentes des meubles ne contenant rien, il a fait sonder jusqu'aux poutres. Mais le duc de G... n'ignore aucune des ruses de la police : s'il s'est absenté si complaisamment de son hôtel pour laisser la place libre à la police, c'était qu'il avait l'assurance qu'on ne trouverait rien. En lutte avec un système qui suppose toujours du mystère, la meilleure ruse était, en effet, de n'en faire aucun. Il n'a point caché la lettre, et il a certainement bien ri de la peine qu'on se donnait pour chercher dans l'épaisseur de ses murailles ou dans les pieds de ses fauteuils ce que l'on avait sous les yeux. Je n'aime point le duc de G... Nous ne nous sommes que trop connus à Dresde. J'avais un prétexte suffisant pour me présenter à son hôtel. Avant-hier j'allai le voir, et je réclamai de lui un mémoire qu'il n'avait aucun intérêt à garder. Il me conduisit à son cabinet, et j'en engageai la conversation sur un sujet qui devait me donner au moins un quart d'heure pour observer. Je n'eus pas besoin d'un temps aussi long. Sa table était encombrée de livres et de papiers. Après quelques minutes, je remarquai, parmi de vieux parchemins et au milieu de billets négligemment jetés, une très petite lettre froissée, salie, à demi déchirée. L'adresse était lisible ; c'était celle du duc lui-même ;

l'écriture très fine paraissait être d'une femme, mais elle pouvait être contrainte. Le format n'avait aucun rapport avec celui du modèle que m'avait remis le secrétaire. Le cachet, d'une autre couleur, était très large : je le reconnus ; c'est un de ceux dont le duc fait quelquefois usage. Ce détail fut pour moi un trait de lumière. Le duc avait fait là une imprudence : on ne s'avise jamais de tout. Je sortis, et vous devinez le reste. Persuadé que j'avais découvert la fameuse lettre, mais ne pouvant rien affirmer, et ne voulant pas faire naître une fausse espérance dans l'esprit de notre cher secrétaire, je fis venir Jean Levieux, et je lui donnai mes instructions. Le drôle est entré en plein jour jusque dans le cabinet du duc, qu'il y rencontra. Il lui offrit de le tenir au courant des recherches de la police. A peine avait-il prononcé quelques mots que des cris affreux poussés dans la rue et un grand tumulte attirèrent le duc vers une fenêtre : on se battaît ; il y avait un attroupelement. Le duc ne jeta qu'un regard ; mais quand il se retourna, la petite lettre déchirée était déjà dans la poche de Levieux qui, à l'imitation du duc, avait mis à la même place une lettre d'une apparence semblable. Aussi calme qu'en entrant, Levieux continua d'exposer le motif de sa visite, mais de manière à se faire promptement éconduire. Il est inutile d'ajouter que c'étaient deux camarades de Levieux qui avaient simulé une querelle dans la rue. Le duc, suivant toute probabilité, n'a pas encore découvert la perte qu'il a faite ; hier même il a donné une nouvelle preuve de son extrême confiance dans ce crédit étrange qu'il a usurpé depuis un mois. Sa disgrâce sera prompte et terrible. C'est un homme perdu. Toutes les cours d'Europe lui seront fermées. J'avoue qu'il me serait agréable de voir sa surprise et sa fureur lorsqu'il découvrirait la petite lettre substituée à celle qu'il avait volée. Il y trouvera deux vers tracés d'une main connue, et qu'il se rappellera d'avoir cités, il y a dix ans, dans une triste circonstance, avec une joie infernale :

..... Un dessein si fineste,
S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste.

Mais je ne vous vois pas très enthousiaste de mon succès. Vous êtes tant soit peu puritain, et vous ne goûtez que médiocrement ce que l'on a appelé le plaisir des dieux.

— Je connais trop votre pénétration, lui dis-je, pour nier qu'il y ait une différence entre nos deux caractères ; mais je crois que les études d'observation qui vous ont conduit au résultat dont vous vous félicitez trop peuvent être quelquefois utiles aux esprits les plus sévères et les aider à faire le bien autant qu'à combattre le mal.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Rome et Naples.

PAR LE BARON PAUL BROUILHET DE SÉGALAS. (I.)

Rome et Naples !... Que de souvenirs éveille ce titre, pour ceux qui ont foulé le sol de l'antique Italie, comme pour tous ceux qui se sont occupés des lettres et des arts ! C'est déjà une preuve de goût en même temps que d'esprit de ne s'être pas traîné à la remorque de tant d'écrivains et d'avoir produit quelque chose d'original. M. de Ségulas s'est proposé un plan tout à fait nouveau. Sous le beau titre de *Rome et Naples*, il nous donne les impressions littéraires, artistiques et philosophiques que ces deux villes ont produites dans son esprit. Une pensée sérieuse et philosophique l'a poussé, comme il le dit lui-même,

(1) Un beau volume. Chez M. de Perrodil et Ce, éditeurs, place du Palais-Royal, 241.

sur le chemin de Rome ; sur cette terre, ses idées ont grandi et se sont transformées. Il a compris le vide des philosophies humaines. Séduit par les promesses trompeuses de la philosophie du dix-huitième siècle, il avait espéré d'abord pouvoir se guider à l'aide de sa raison, bornée comme toutes nos facultés ; mais bientôt il a compris que l'âme devait s'éclairer à un flambeau plus brillant que la raison humaine, au flambeau de la raison divine. Alors il a jeté les yeux autour de lui ; de tous côtés, il n'a vu qu'erreur et que mensonge dans tous les systèmes de la philosophie moderne. "L'erreur, dit-il, c'est la mort dans le monde logique, c'est la stérilité, c'est la négation de l'être et par conséquent de la vie. L'erreur n'a donc en elle aucun élément de perpétuité, de stabilité, de durée. Essentiellement bornée et finie, elle se détruit, elle se dévore elle-même ; et elle passe, rapide, devant la face du soleil, comme le nuage qui porte la tempête."

Alors il a aperçu au milieu de ce sombre chaos l'immense foyer du catholicisme dont les rayons éclairaient le monde. Son âme s'est désaltérée à cette source vivifiante ; il a vu la vérité, "qui est l'être, la vie, la fécondité, la perfection, la beauté par excellence ; une, éternelle, infinie par son essence divine ; puisant dans le sein même de Dieu son énergie, sa force et sa lumière, la vérité doit nécessairement être amenée par la puissance des lois logiques à triompher des lois de l'erreur. Sa victoire est inévitable : c'est là qu'est tout le secret de l'avenir."

"La jeunesse aujourd'hui est lasse du vide que laissent toutes ces philosophies dévastatrices, surtout ce rationalisme superbe qui place dans l'homme le principe de la raison, principe qui n'est qu'en Dieu et qu'on chercherait vainement ailleurs."

"Elle a dit à la philosophie du dix-huitième siècle : "La vérité n'est pas en toi ; tu n'as su apporter dans la société que la division, la ruine et la mort. Impuissante à créer, tu t'es faite démoïssesse, et, pour cela, tu as montré une aptitude, une énergie, une audace que l'esprit du mal seul pouvait inspirer. Ton haleine a tout flétri, desséché tous les germes, dévasté toutes les intelligences. Tu as fait autour de toi le désert et le vide... Je ne veux pas de toi."

Tout le livre est pénétré de cette pensée, et l'auteur s'est surtout attaché à prouver que l'avenir de l'humanité n'était possible que dans le catholicisme et par le catholicisme. On le voit, ce livre a une portée morale et philosophique.

Sans s'arrêter à décrire tous les lieux qu'il a parcourus, M. de Ségulas est allé droit à Rome. Son âme s'est ouverte aux impressions que donne cette terre si féconde en souvenirs ; cette Rome autrefois maîtresse du monde, saccagée sous les empereurs par les barbares, et maintenant gouvernée par un homme qui était naguère un religieux, et qui dit en ouvrant ses fenêtres au Vatican, à la vue de toute la magnificence romaine : "Tout cela appartient à un simple moine qui n'avait rien à lui, parce qu'il avait fait vu de pauvre."

M. de Ségulas consacre plusieurs pages à décrire cette ville.

"L'ancienne Rome, la Rome des anciens jours, dit-il, n'est plus qu'un vaste *campo santo*, où les ruines sont entassées sur les ruines. De quelque côté que votre regard se tourne, partout des images de destruction, des images de décadence, des images du néant et de la faiblesse de l'homme, des images du vide, de la fragilité et de la petitesse de ses grandeurs. Toutefois la poésie qui s'exhale de

ces grandes ruines immobiles, a, dans sa gravité et dans son austère langage, je ne sais quel charme doux et rêveur, je ne sais quel attrait mystérieux et mélancolique qui vous enveloppent, vous pénètrent, vous plongent dans un monde idéal de fantômes, jettent votre pensée dans un vague inexprimable et la reportent incertaine et flottante vers ces époques lointaines d'un passé douteux, dont les froides dépouilles gisent là, autour de vous.

Oh ! qui dira les émotions profondes qui traversent l'âme de l'étranger qui passe sur cette terre désolée ? Qui exprimera les amers souvenirs, les immenses tristesses qui tombent sur son cœur et les sympathiques douleurs qui l'envahissent et l'émeuvent lorsqu'il vient s'arrêter devant ces débris méconnaissables d'un monde qui n'est plus ?... C'est le Capitole, *Capitolium fulgens*, dont les regards jaloux tombent avec amertume sur les marbres du Vatican. Tu es avertine, tu est mutilé, tu es sans force, vieux Capitole, centre mystérieux et terrible d'où la puissance romaine rayonna sur le monde. Tes foudres sont éteintes, tes aigles abattues, et ton dieu est là, le front dans la boue et ne pouvant se relever ? La fronde du berger a renversé le colosse et le Christ a planté sa croix dans ses flancs—C'est le Panthéon, ce caravansérail des divinités païennes, qui pleure encore ses dieux qui sont partis.—C'est le Colysée, ce grand corps délabré et dont les membres nus jaunissent au soleil ; vieux lutteur à demi-couché sur le sable et qui s'est enivré du sang des martyrs, vaste arène où le christianisme a vaincu la mort et qui voit dans son enceinte déserte et silencieuse s'élever, calme et triomphant, le bois du crucifié.—Puis le long des voies délaissées, le long de ces antiques voies qui gémissent dans leur solitude et leur abandon, c'est le funèbre cortège de tous ces monuments dégradés, de tous ces tombeaux vides, de tous ces palais écroulés, de toutes ces ruines pendantes, de toutes ces grandeurs tombées, de toutes ces générations sous l'herbe, de toutes ces pierres sans nom, de tous ces ares-de-triomphe, de tous ces grands débris qui regardent tristement le paysan qui s'assied en sifflant à leur ombre.—Et celui qui passe sent son cœur, se gonfler et se remplir d'amertume ; et il s'en va en disant : c'est donc là tout l'homme !

Et dans un coin du Forum désert, il m'a semblé voir l'ombre errante de la Rome des vieux jours, ensevelie dans sa misère et ses larmes. Non, *il n'est pas de douleur égale à ta douleur*. Tes flancs sont stériles ; tes mamelles sont desséchées ; tu appelles tes enfans, et ils ne te répondent plus. Hélas ! les jeunes hommes et les jeunes filles sont tombés sous le glaive, *le premier-né de la mort a dévoré leur beauté. Laisse donc couler tes larmes comme un torrent, ne donne aucun repos à tu puppière ; car il n'est pas de consolations pour de telles angoisses. Tous ceux qui sont passés par le chemin, ont frappé des mains, ils ont hoché la tête sur toi, disant : Est-ce donc là celle dont la beauté était parfaite et qui faisait là joie de la terre?... O pâle fantôme, égaré dans les royaumes vides, tes douleurs sont vastes comme la mer !* (1)

—Rien ne peut rendre la nudité, la désolation de l'Agro Romano. Dans son âpre et morne solitude, dans l'austère silence qui pèse éternellement sur ses ruines et éteint tous les bruits, dans la lourde atmosphère qui l'enveloppe et semble frapper tous les objets d'une sorte d'immobilité funèbre, il y a un caractère de sévère grandeur et de solennité religieuse qui pénètre votre âme et la remplit de

(1) Jérémie.

tristesse et de douleur. Lorsque pour la première fois l'on voit se dérouler devant soi ce désert sublime, ce vaste sépulcre, cette ruine immense, en un mot ce qui fut Rome, l'on sent son cœur se gonfler d'amertume et l'on croit avoir la vision d'une de ces antiques terres bibliques frappées de quelque grande malédiction de prophète.

Campagne nue, déserte, silencieuse, triste, délaissée, la désolation s'est assise sur elle, et il semble qu'un souffle brûlant a flétri et dévoré sa verdure. Point d'arbres, point d'habitations, point de champs cultivés ; terre inculte et insalubre, espèce de désert où ne croît qu'une herbe courte et rare, que tondent sans cesse d'immenses troupeaux de maigres cavales et de grands bœufs cendrés ; vaste plaine ravinée, couverte de larges ondulations, où le Tibre roule ses eaux jaunâtres, et que traverse parfois la longue ligne de quelque vieil aqueduc qui court audacieusement d'un horizon à l'autre. Rien ne rompt la monotonie, le silence, l'austère et religieux délaissement de cette terre désolée. Paysage unique au monde, son étrange et morne immobilité frappe et effraie la pensée ; une sorte de terreur secrète, un frisson court dans vos veines ; l'on craint de réveiller un écho et le bruit seul de vos pas vous inquiète et vous importune.

Et la ville éternelle surgit là, on ne sait comment, au milieu de cette solitude silencieuse comme une vision du passé, comme quelque chose qui ne tient pas de la terre.—C'est bien là la place de Rome. A l'orient l'on voit onduler les collines violettes de Tibur et de Tusculum et fuir les montagnes blanches et bleuâtres de l'antique Sabine ; à l'entrée de la plaine, le Soracte, majestueux vieillard, dresse sa tête chauve comme une sentinelle avancée ; et pour fermer l'horizon d'occident, la mer dessine sa longue ligne blanche. Et Rome et là, assise en souveraine avec sa splendide coupole qui s'embrase sous le soleil comme les cimes du Thabor.

A Phenix où tombe le crépuscule, si l'on vient à passer dans ces campagnes désertes, l'on entend s'élever autour de soi un murmure étrange, comme une longue plainte, comme une lente et vague mélodie empreinte de je ne sais quel charme rêveur, de je ne sais quelle austère mélancolie. Est-ce le génie de ces solitudes qui s'éveille dans ces longues et tièdes heures du soir et commence d'une voix grave et recueillie son chant de douleur ? Est-ce quelque souffle égaré dont la faible voix monte doucement dans l'air sonore ? Est-ce l'esprit de ces nuits étoilées qui pleure sur ces races éteintes et répand dans le silence pieux sa plainte éternelle ? Est-ce quelq'un ombre errante et désolée condamnée à gémir au milieu des tombeaux ? Est-ce le pleur éternel de tous ces enfans de la mort qui transpire du fond des sépulcres ?... *Vox in Rama audita est ;* une voix a été entendue ; c'est Rachel qui pleure ses enfans qui ne sont plus !... Oh ! dans ces heures mystérieuses, qui donc n'a pas senti une douleur, une religieuse tristesse, un je ne sais quoi d'immense, d'inconnu descendre lentement dans son âme ? Qui donc en foulant cette cendre des monuments et des générations n'a pas été saisi par cette pensée inexorable, ardente, immense, plus profonde que l'abîme, plus haute que le ciel ; la pensée de l'infini ?....

Comme je l'ai dit, la campagne de Rome n'est pas cultivée. Que fait donc le paysan ? —Il est insouciant, paresseux et sauvage. Il garde ses troupeaux, mendie, dort et se chauffe au soleil ; et se fait brigand selon la circonstance. Il a du reste un beau type

de figure. Cheveux noirs, longue moustache, teint brun, traits rudes, heartés et fortement accusés. Il porte un chapeau qui a la forme d'un cône tronqué, il en relève un bord et y attache ou des fleurs ou des plumes d'oiseaux sauvages, ou souvent même une queue de lapin. Son costume est assez simple ; il se compose d'une veste ronde, d'une culotte de velours, de grosses guêtres de cuir, de sandales, et toujours du classique manteau jeté théâtralement sur l'épaule. Le manteau, c'est sa maison, comme le burnous de l'Arabe ; il n'est pas jusqu'au plus petit garçon qui ne porte le sien avec une certaine fierté antique. Le costume des femmes est plus gracieux. J'en ai vu de vraiment belles avec leur corset rouge, leur jupe claire et ample, leurs bas blancs et une magnifique gerbe noire de cheveux, noués sur le derrière de la tête et traversés par un javelot d'argent. Leur carnation est chaude et colorée ; on voit que sous cette peau brune et blanche coule encore un sang pur et primitif. Ces femmes là ne tiennent nullement de notre race appauvrie et dégénérée. Leurs formes, leurs contours, la noblesse et la franchise de leur démarche, la hauteur et la régularité de leur profil, tout en elle rappelle la pureté des lignes de la statuaire antique. C'est la beauté vraie, la beauté mâle, grave et forte, la beauté matérielle, sensuelle, en un mot la beauté unique de la forme et de la chair. Mais jamais cet idéal, ce vaporeux, cette exquise délicatesse, ces lignes suaves, ce front céleste qui penche, tout ce spiritualisme que rêve l'artiste et que nous rencontrons quelquefois chez nos femmes d'occident."

Après avoir décrit Rome et ses monumens, les campagnes et leurs désolations, M. de Ségalas nous présente des descriptions plus douces, plus poétiques, c'est la ville de Naples avec son ciel pur et limpide, sa belle situation, son climat, "et cette indicible poésie qui s'exhale continuellement du sein d'une nature toujours nouvelle, toujours variée, en qui Dieu aime à verser largement les flots d'une vie, d'une lumière et d'une chaleur qui ne s'épuisent et ne tarissent jamais." M. de Ségalas a employé toute la grâce et la poésie de son esprit à nous décrire ce beau pays. L'on ne peut lire sans goûter un vrai plaisir littéraire, ce tableau si gracieux et si poétique qu'il trace de la campagne de Naples.

En sortant, dit M. de Ségalas, de la villa Reale, l'on voit s'élever et s'arrondir devant soi le Pausilype avec sa fraîche couronne de verdure. Lorsqu'on est au sommet de cette gracieuse colline, il est un endroit d'où la vue se développe vaste, immense, et d'où la campagne de Naples se révèle dans toute sa splendeur et sa magnificence. Il est impossible de rendre la beauté neuve du paysage qui se déroule sur les deux versans de la montagne.—Je gravis seul cette colline, et je m'arrête longtemps pour admirer la grandeur, la largeur et la variété indicible de ce coup-d'œil.—A droite, Naples qui semble écouter l'éternelle mélodie de la vague qui lave son sein de marbre ; le dôme noir du Vésuve dont la fumée se replie comme une ondoyante ceinture sur ses flancs brûlés ; aux pieds du géant, Portici et Resina, ces deux filles imprudentes ; puis Castellamare, puis Sorrento cachée au milieu de ses treilles et de ses orangiers et encore émue des chants du Torquato.—La mer, soulevée par une faible brise, est semée de mille petites voiles de pêcheurs. Le soleil court sur la cime blanche des flots et les éclaire ; on dirait d'un vol de cygnes.—Au large, Caprée, qui dessine sur le ciel bleu sa vigoureuse et noire silhouette, semblable à un dromadaire qui passe à l'horizon. Ce fut là que Tibère enfouit ses voluptés, ses turpitudes,

ses ignominies.—A gauche, le golfe délicieux de Baya; Pouzzoles, qui s'avance coquettement sur les eaux transparentes avec les arches insensées du pont de Caligula; le cap de Misène qui s'élève hardi et solitaire, et plus loin surmontant au milieu des flots, Procida avec ses filles grecques, Ischia et l'antique Epoméé, volcan éteint, qui se dresse fier, immobile dans l'azur foncé, comme une pyramide ou une puissante borne placée à l'horizon. Le soleil, qui décline lentement et se plonge dans les moites vapeurs qui montent de la mer, éclaire de sa chaude lumière ce magnifique paysage. Tout se colore, tout ressort, tout se dessine et s'articule avec une précision, une netteté, une fraîcheur, une pureté de lignes inconnue à nos climats d'occident. Rien ne se perd; point de confusion, aucun détail n'échappe à la vue, et l'œil saisit facilement le plus petit objet, la plus faible nuance, le plus humble contour. Il est impossible de se faire une idée de la teinte, de la transparence, de la chaleur, de la vie de cet admirable paysage.—A mes pieds s'ouvrent de petits vallons, remplis de fraîcheur et d'ombre, et d'où s'élèvent les vivaces senteurs des champs de fèves et de pois en fleurs. Sur les rochers, de magnifiques nopals dressent leurs larges feuilles vertes. Dans les haies, des violettes pourpres pleines de parfum et d'énormes aloës avec leurs feuilles fortes et nerveuses, indice d'une robuste et énergique végétation. La vague jette gracieusement des guirlandes que le vent se plaît à balancer.

Je ne connais rien de plus coquet et de plus gai que cette manière d'étaler ainsi les pampres de la vigne, cela donne à la campagne un air de propreté et de fête qui plaît infiniment à l'œil. A travers le pâle feuillage des oliviers et des lauriers, de blanches villas apparaissent çà et là, parsemées sur les versans de la colline, et abritées sous quelques palmiers. L'orange, avec la verdure et le vernis de sa feuille et la couleur si éclatante, si tranchée de son fruit, frappe singulièrement et le fait prendre tout d'abord pour un arbre artificiel et imaginaire.—Que de séductions répandues sur cette terre de promesse! Quelle douce et riche poésie, quelles fraîches et primitives harmonies, quels vaporeux et suaves parfums s'exhalent de ce sol antique et cependant toujours nouveau dans son insaisissable fécondité. Où donc cette nature privilégiée a-t-elle puisé cette inaltérable beauté, cette intarissable jeunesse, si ce n'est en celui qui est la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle?

C'est dans cette ville de Naples que Masaniello, pauvre pêcheur, fit cette conspiration, que l'opéra de Rossini a rendu si populaire en France. M. de Ségalas a consacré plusieurs pages de son livre à raconter les détails de cette conspiration. Je les donne ici pour donner une idée du style de l'auteur de *Rome et Naples*.

Masaniello était né à Atrani, village situé près d'Amalfi, ancienne république qui joua un rôle dans le moyen-âge, et qui s'élève sur le golfe de Salerno. Boeace regardait cette plage, avec celle de Reggio et de Gaète, comme l'endroit le plus délicieux et le plus agréable de l'Italie, à cause de sa position. Le véritable nom du héros lazzarone était Tommaso Aguello; mais les Napolitains, par un usage assez commun chez eux, de ces deux noms n'en firent qu'un, et l'appelèrent Masaniello. Ses parents, pauvre famille de pêcheurs, avaient quitté leur cabane et la côte d'Amalfi pour venir habiter Naples, et s'étaient logés dans le quartier le plus misérable de la ville, près de la place *del Merculo*, dans un endroit appelé *Piazza Maggiore*. Tommaso était jeune et n'avait que vingt-sept ans. Comme tous les pêcheurs du golfe il était brun, et la peau de son visage avait ce ton chaud et brûlé que donne le

soleil. Sa figure avait un certain caractère de franchise, de beauté et de distinction. Ce n'était ni le pêcheur, ni le lazzarone. Comme tous les hommes dont la vie fait du bruit, il sortait de la ligne commune. Ses grands yeux noirs annonçaient l'énergie de son âme; son regard était triste et profond: ses longs cheveux blonds retombaient naturellement sur ses épaules, et toute sa figure avait une rare expression de mélancolie et de noblesse qui trahissait une nature supérieure, capable de grandes actions. Il portait le costume des mariniers; mais il avait modifié ce vêtement et en avait imaginé un qui donnait à sa taille élancée quelque chose de gracieux et d'élégant. Sa parole vive, douce, persuasive, l'éloquence de son geste, la grandiosité et la bonté de son cœur, le plaçaient au-dessus de ses camarades, qu'il dominait encore mieux par son courage et par son intelligence.

—Un jour, c'était en 1647, la femme de Tommaso entra en ville avec un paquet assez gros; les *gabellieri* lui demandèrent ce qu'elle portait ainsi; elle répondit que c'était son *bambino*, son enfant. Malgré cela, on voulut ouvrir le paquet, et au lieu de l'enfant on trouva de la farine. La femme de Tommaso fut aussitôt arrêtée et conduite en prison.—Le pauvre pêcheur se sentit frappé au cœur quand il apprit cette nouvelle; d'autant mieux qu'il y avait peu de temps qu'il était marié, et il jura par saint Janvier qu'elle serait vengée. Cependant, pour payer l'amende et délivrer sa femme, il fut obligé de vendre le peu qu'il avait, son linge, son lit, le portrait de sa femme, jusqu'à son anneau nuptial. Il se fit plus misérable qu'aucun lazzarone.—Ce dernier malheur porta son désespoir à son comble....

Depuis quelque temps, de sourdes rumeurs circulaient dans la ville. L'on venait de publier un édit pour la perception de l'odieuse *gabelle* sur les fruits; et chaque fois que le duc d'Arcos, alors vice-roi, passait dans les rues, le peuple suivait sa voiture en proférant des cris et même des menaces.

Or, un matin, un certain frère convers du couvent del Carmine, nommé Savino Saccardo, rencontra Tommaso Aguello sur la place; il le tira à l'écart et lui dit mystérieusement: "Je t'attends dans deux heures à l'*acqua della Bufala*."

C'était une fontaine qui se trouvait dans un endroit isolé et caché de la campagne de Naples.

Le pêcheur fut fidèle au rendez-vous.

"Tommaso, lui dit Savino d'une voix émue, n'est il pas vrai que ta femme sort de prison, ta pauvre femme? N'est-il pas vrai que pour racheter ce trésor tu as vendu tout ce qu'il te restait encore sur la terre?... Tommaso, dis-moi, maintenant si ta femme a faim, que lui donneras-tu?... car le pain est cher aujourd'hui et bientôt ils nous feront payer jusqu'à l'air que nous respirons, jusqu'à l'eau que nous buvons! O maudits soient ces Espagnols!... Ecoute, Tommaso, sais-tu que demain Naples peut devenir libre?..

—"Frère que dites-vous là!..." s'écria Tommaso.

—"Oui, demain, reprit le moine, la liberté et le bonheur peuvent se lever sur Naples. Mais pour cela il faut un homme; tu m'entends, rien qu'un homme. Mais un homme brave, inflexible, audacieux, d'un courage à toute épreuve et que la mort n'effraie pas.... Tu m'entends, Tommaso, il faut un homme qui se dévoue; et je te dirai que j'ai cru trouver en toi cet homme.... Maintenant, dis-moi si je me suis trompé."

—"Frère, c'est le ciel qui me parle par votre voix. Que faut-il donc faire?"

Ils se parlèrent encore longuement, après

quoi Savino remit vingt carlini (1) au pêcheur, et ils se séparèrent.

Voici l'usage que Tommaso fit de cet argent. Il rassembla une foule d'enfants et de jeunes gens, leur acheta des bâtons: et, s'étant mis à leur tête, il parcourut avec eux la ville, en faisant mille choses les plus extravagantes et les plus étranges. Tout le monde le crut fou; c'est ce qu'il voulait. Ils passèrent sous les fenêtres du palais du vice-roi, et à l'imitation de son chef, toute la troupe cria: *fuori, fuori gabelle*, en montrant son derrière; ce qui n'était pas précisément très respectueux. Mais Tommaso faisait le Brutus à sa manière.

Ainsi commença la révolte. Le premier pas était fait.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Le carlin vaut à peu près 42 centimes de notre monnaie.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

Esquisse de mœurs.

III.

LA LETTRE.

- Mais croyez-vous que je suis obligé....
- Ouvrez toujours, dit Camille, vous serez bien payé.
- Combien donnerez-vous; dit Mr. Michelon, encouragé par l'appas de l'or.
- Tout ce que vous voudrez.
- Bien sûr?
- Certainement.
- Jurez votre honneur.
- Nous jurons: mais, de grâce, ouvrez donc; chaque minute que vous perdez est un pas vers le tombeau pour le pauvre blessé.
- Vous ne me ferez pas de mal au moins, dit Mr. Michelon en prenant à son tour un ton suppliant, de ce que je vous ai fait attendre; c'est que.....
- Vite, vite, dit Camille; vous vous expliquerez ensuite.
- Mr. Michelon tourna la clef et ouvrit.
- Dans toute autre circonstance, Villebon et Camille n'auraient pu retenir un éclat de rire en apercevant à la pâle lueur de la lampe cette espèce de caricature vivante; en apercevant la figure bouleversée et rouge-coral de Mr. Michelon, affaiblie d'un large bonnet blanc qui lui descendait sur les yeux; et par derrière Mlle. Ledru, nu tête, les cheveux épars, encore tout épouvantée et qui avançait sa longue figure blême au-dessus de l'épaule de Mr. Michelon.
- Vous allez nous aider, dit Camille; allez le plus doucement possible.
- Villebon se lamentait et criait comme s'il eût enduré les supplices du martyr. Ils le transportèrent sur un baudet placé dans une petite chambre, sur le derrière de l'habitation.
- Mais, dites donc, Docteur, demanda Mr. Michelon, d'un air intéressé, où est-il blessé?
- Il n'a l'os antérieur de la jambe fracturé, *tibia fracta*, dit Camille, en prenant un sérieux de glace et en introduisant des mots latins dans ses phrases pour se donner de l'importance.
- Et comment cela est-il arrivé?
- Ce sont des voleurs qui l'ont attaqué et

qui l'eussent probablement assassiné, sans le bruit de ma voiture qui les a mis en fuite.

— Vous allez aux malades, Docteur ?

— Oui, j'avais été appelé pour un cas d'apoplexie, *apoplezia* ; mais il n'était plus temps, le malade était mort ; je revenais et j'ai entendu les gémissements de ce malheureux.... Il a une fièvre bouillante, *febrem laurentem*, ajouta Camille, en prenant le pouls de Villebon ; pourvu qu'elle n'attaque pas les régions du cerveau, *cerebri regiones* !

— Mais que diable d'as-tu donc là, dit Mr. Michelon en avançant l'oreille.

— Ce sont des termes techniques de l'art médical, dit Camille ; tout ceci veut dire que le malade est bien mal, qu'il lui faut des soins pressés et minutieux pour lesquels on vous payera bien.

— La maladie durera-t-elle longtemps, Docteur ?

— Vous sentez bien, Mr., qu'il n'est pas toujours aisé pour le médecin de déterminer précisément, *cum precisione*, la durée de la maladie, *morbi*. Cela peut dépendre d'une infinité d'incidents plus ou moins graves et inattendus. Dans le cas présent, la maladie peut devenir difficile à suivre, *cacca*, ou bien diminuer tout à coup, *subito*. En un mot, Mr., je vous dirai qu'il m'est impossible de vous faire une réponse exacte.

— A peu près toujours, Docteur ?

— Ah ! Mr., il n'y a pas d'à peu près dans la médecine ; au reste, ne craignez rien ; vous serez payé en conséquence et pour vous rassurer, voici pour commencer, dit Camille, en ouvrant une bourse que Villebon lui avait donnée et en présentant deux pièces d'or à Mr. Michelon.

— Voilà ce que j'appelle généreux pour le coup, dit le bonhomme en contemplant l'or avec une avidité inexprimable. Merci, Mr., nous ne négligerons rien pour votre malade !

— Maintenant Mr., dit Camille, permettez-moi quelques minutes de conversation privée avec le blessé ; je vous appellerai dans l'instant.

Mr. Michelon se retira en saluant.

— Savez-vous, mon cher ami, dit Villebon en riant, que vous avez rempli le rôle de médecin au parfait.

— Et vous celui du blessé, on ne peut mieux. Je vais vous laisser à présent, car probablement que ce pauvre Daniel s'impatientera d'attendre. J'ose espérer que le dénouement répondra au commencement du drame.

— Nous ne sommes encore qu'au premier acte, dit Villebon, il n'y a pas à se le déguiser.

— Il est vrai, mon cher ami ; mais il y a une voix qui me dit que vous allez réussir ; je vous le souhaite de tout mon cœur. Je reviendrai demain, et si vous avez rempli votre but, je mettrai fin à la maladie.

Camille sonna et Mr. Michelon reparut.

— Le malade n'a besoin de personne pour cette nuit, dit Camille, vous pouvez vous reposer. S'il arrivait quelque chose d'extraor-

dinaire, il vous éveillerai. Je reviendrai demain ; bonsoir.

Mr. Michelon le reconduisit courtoisement jusque sur le seuil de la porte et après avoir salué Villebon, il remonta dans sa chambre.

Mlle. Ledru l'attendait avec hâte.

— Et bien, Mr. Michelon, qu'a-t-il donc ?

— Oh ! dame, tenez Mlle. Ledru, je vous avouerai que je n'ai rien compris. Ces infâmes docteurs vous ont toujours des grands mots qui ne signifient rien, pour vous embêter. Mais, écoutez donc, Mlle. Ledru, savez-vous que nous allons faire là une bonne job. *L'escarmouché*, me paraît un *musfle bon à dégraisser*.

Voyez ce qu'il m'a poussé d'abord.

Mlle. Ledru dévora les deux pièces d'or de ses deux yeux étincelants.

— Maintenant, Mlle. Ledru, continue Mr. Michelon, supposons qu'il soit malade quinze jours ; c'est le moins. Bon. Une piastre par jour, ce n'est pas trop. Fort bien. Ça fait donc quinze piastres dans la poche ; et sur cela, il y a dix chelins pour vous, Mlle. Ledru. Qu'en dites-vous.

— Vous êtes sans doute très raisonnable ; vous ne le surchargez pas ?

— Que voulez-vous, dit Mr. Michelon de l'air du dévot hypocrite, il faut bien avoir aussi le mérite de faire la charité.

Une heure sonnait. Mlle. Ledru, après avoir somméillé quelque temps sur le dossier de sa chaise, avait fini par gagner sa chambre et s'était jetée tout habillée sur son lit. Mr. Michelon n'avait pas tardé à en faire autant ; mais avant, il avait fait sa ronde accoutumée et avait jeté ses deux pièces d'or dans un coffret de fer où elles s'étaient perdues au milieu d'une foule d'autres.

Julia ne dormait pas encore ; Mlle. Ledru lui avait appris tout ce qui en était. Naturellement tendre et sensible, elle pensait au malheur du pauvre blessé. Mais qui lui dit que ce malheureux était celui qu'elle aimait tant, pour qui elle versait tant de larmes, à qui elle consacrait ses soupirs, ses plus chères pensées ; celui dont la pensée seule embellissait son existence... oh ! avec quelle tendresse, avec quel plaisir n'eut-elle pas partagé ses souffrances, soulagé ses douleurs !.....

Villebon, de son côté, se promenait à pas légers dans la chambre. Il n'y avait qu'un pas qui le séparait de ses plus chères affections et pourtant il ne pouvait le faire. Plus d'une fois il serra la poignée de la porte, plus d'une fois il pensa à voler aux pieds de Julia ; mais le respect, l'inconvenance d'une pareille visite l'avait arrêté. Il attendit donc le matin avec impatience ; la nuit lui paraissait comme une lente agonie.

IV.

HEUREUX RESULTATS.

Le jour avait paru ; Villebon l'avait salué avec un plaisir inexprimable. Dans la crainte d'être surpris, il s'était remis au lit. Il entendit bientôt des pas légers qui s'approchaient, puis le frôlement d'une personne le long des

murailles de sa chambre. Il feignit de s'endormir ; Mlle. Ledru entra.

En apercevant Villebon, elle sentit battre son cœur, malgré son antipathie pour tout ce qui tenait à l'amour et aux affections ; malgré son caractère froid et insensible qu'elle avait puisé dans les principes de Mr. Michelon. Elle ne put s'empêcher d'admirer les charmes de Villebon ; surtout cet air de candeur et de dignité qui frappe au premier abord et pénètre insensiblement. A l'âge de quinze ans, Mlle. Ledru l'eut aimé !

Villebon la regarda quelques minutes du coin de l'œil ; et quand il vit qu'elle ne changeait pas de posture, paraissant craindre de faire du bruit, il poussa un soupir douloureux et ouvrit les yeux.

— Comment êtes-vous ce matin, dit Mlle. Ledru, en s'approchant du lit.

— Mieux qu'hier, dit Villebon d'une voix faible, je vous remercie.

Que va prendre Mr. pour son déjeuner ?

— Le docteur m'a prescrit des œufs.

— Mr. sera servi dans l'instant.

Mlle. Ledru sortit et revint presque aussitôt avec une demi douzaine d'œufs. Villebon les eût dévorés tous en un instant ; mais, pour ne pas paraître trop affamé, il n'en prit que deux qu'il feignit de manger avec dédain.

Mlle. Ledru se plaça au chevet de son lit.

— Vous devez vous ennuyer seul, lui dit-elle, tandis que Mr. Michelon dort encore, je vais, si vous le voulez, vous tenir compagnie.

— Je vous remercie, dit Villebon tout fier de ce que Mlle. Ledru prévenait ses désirs, Il ne pouvait avoir de meilleure occasion pour sonder le terrain qu'il voulait exploiter.

— Vous demeurez seule ici avec Mr. Michelon, lui demanda-t-il ?

— Oui, Mr., et une petite fille.

— Oh ! une jeune fille ; dit Villebon d'un air surpris.

— Oui, Mon-ieur.

— Quel âge a-t-elle ? toute jeune sans doute ?

— Elle a eu quinze ans le jour de la St. Pierre.

— Quinze ans, dit Villebon ; allons donc, elle est presque en âge de se marier.

— Vous les mariez jeunes, vous, dit Mlle. Ledru en souriant.

— Que voulez-vous ? nous sommes à une époque où les jeunes filles ne doivent pas trop prendre leur temps ; les partis sont rares.

— Julia n'a pas à s'occuper de cela, dit Mlle. Ledru.

— Oh ! non, sans doute, dit Villebon, c'est qu'elle est déjà partagée probablement ?

— Non pas, Mr.

— Comment ? est-ce qu'elle n'aimerait encore personne ?

— Oh ! qui voudrait la croire, peut-être qu'elle ferait comme les autres.

Villebon garda quelques instants de silence ; il ne voulait pas paraître trop pressé, trop curieux. Il commençait à croire que ses soupçons n'étaient que trop fondés.

— Une chose que je ne conçois pas, puis-que nous en sommes sur les partis, reprit-il d'un air indifférent, c'est la manie qu'ont certains parents de forcer l'inclination, la volonté de leurs enfants jusqu'à leur faire prendre un parti qui n'est pas suivant eux.

Qu'en dites-vous, Mlle., il y en a pourtant.....

— J'ai connu, ajouta Villebon, toujours sur le même ton d'indifférence, j'ai connu quelques jeunes filles qui soupiraient aujourd'hui dans le cloître et qui n'y seraient jamais entrées s'ils n'avaient cédé à des caprices, à des instances ou à des promesses. J'ai connu des parents qui, sous prétexte de religion, d'autres qui, par intérêt, forçaient leurs enfants à la vie du cloître.

Que dites-vous de ces parents, Mlle. ?

Oh ! je vous assure que moi, bien loin de cela, je favoriserais une jeune fille chaque fois que l'occasion se présenterait ; je la favoriserais contre ses parents dans un cas semblable.

Et vous même, Mlle. Ledru, vous seriez assez sensible, assez juste pour en agir ainsi. Si vous voyiez une jeune fille destinée au monde, et l'aimant comme on doit l'aimer, n'est-il pas vrai que vous tâcheriez de la soustraire au joug de ses parents qui la forceraient d'abandonner ses affections et lui prépareraient par là un avenir terrible pour cette vie et pour l'autre.

Ces paroles de Villebon étaient autant de reproches piquants pour Mlle. Ledru ; elle les sentait au vif, mais il y avait un motif puissant pour les lui faire oublier aussitôt ; l'appas de l'or qu'elle attendait de Mr. Michelon. Une fois ce désir arraché du cœur de Mlle. Ledru, Villebon triomphait.

Mlle. Ledru gardait un silence absolu ; mais ce silence la trahissait. Villebon s'applaudissait en lui-même de l'effet de ses paroles. Cependant, pour ne pas paraître encore trop intéressé, il ajouta d'un ton plus posé :

— Vous avez aimé vous même peut-être, Mlle. Ledru ; si dans le temps que vous étiez en relation, avec un jeune homme que vous adoriez, un père vous eut arrachée à ces conversations, à ces délices que vous goûtiez avec votre amant, à ce monde que vous aimiez tant, à ces amusements que vous recherchiez avec tant d'empressement, dites-moi, Mlle. Ledru, au lieu du bonheur, de la paix qu'on vous eut promis, n'auriez-vous pas rencontré dans le cloître que le remords, l'ennui et le chagrin ?

— Quand on est jeune, Mr., dit Mlle. Ledru, on ne pense qu'aux plaisirs d'un moment ; moi-même, il est vrai, ajouta-elle avec orgueil, moi-même j'ai eu jusqu'à cinq, six amants à la fois, car alors je pouvais me vanter de quelques attraits.....

Villebon ne put s'empêcher de sourire en pensant au changement qui avait dû s'opérer sur la figure de Mlle. Ledru.

— Mais j'aurais bien fait alors, ajouta Mlle. Ledru, d'écouter les conseils qu'on me donnait.

— C'est une vieille routine que celle-là, dit

Villebon ; c'est le raisonnement ordinaire de tous ceux qui ont passé l'âge des plaisirs. Vous le savez, Mlle. Ledru, le proverbe dit bien vrai : Quand le diable devient vieux, il se fait moine. Pardonnez-moi, j'ai toujours aimé à dire franchement mon opinion.

— Mais le salut de son âme ! dit hypocritement Mlle. Ledru, y pensez-vous, Mr. ?

— Vous croyez donc qu'il faut absolument se faire religieux pour se sauver ; que tous ceux qui vivent dans le monde se damnent ?

Mlle. Ledru ne sut que répliquer : pour la tirer d'embarras, Villebon ajouta.

— Pensez-vous qu'une jeune fille par exemple qui entrera malgré elle dans un couvent se sauvera plus qu'une autre ? ne pensez-vous pas au contraire qu'elle se perdra plus que toute autre ?

Villebon gagnait du terrain de plus en plus ; Mlle. Ledru avait baissé la vue, une grosse larme roulait sur ses joues : le repentir triomphait.

Villebon n'avait plus qu'un pas à faire ; mais c'était le plus difficile ; il fallait dévoiler le mystère. Peut-être aussi ces marques de repentir n'étaient que passagères ; elles pouvaient disparaître tôt ou tard et augmenter le désavantage de la position de la jeune fille, car Villebon était bien persuadé d'après ce qu'il venait d'entendre, que Julia était une de celles qui sont obligées de plier sous le joug barbare de la tyrannie. Il crut donc convenable de déguiser encore et de laisser agir librement le repentir, bien persuadé qu'il agirait de lui-même, s'il était sincère. Il ne se trompait pas ; après quelques minutes de silence, Mlle. Ledru soupira profondément, et d'une voix entrecoupée par les sanglots :

— Pauvre enfant, dit-elle, en joignant les mains....

Puis elle pleura abondamment.

Villebon avait triomphé complètement.

— Je vous ai compris, lui dit-il, en lui prenant la main.

— Pauvre Julia ! ajouta Mlle. Ledru, elle a dû être bien malheureuse jusqu'aujourd'hui !...

Villebon laissa passer ces premières émotions ; il garda encore quelques minutes de silence. Mlle. Ledru le comprit la première.

— Vous ne me trahirez pas, Mr., si je vous dévoile un secret ?

— Je vous le jure sur ce que j'ai de plus cher, ma vie et mon honneur !

— La jeune fille aime, Mr., elle aime passionnément : et cet amour qu'elle nourrit fait tout son malheur. Mr. Michelon veut l'enfermer dans un couvent.

Villebon eut peine à maîtriser son indignation.

— Et moi, Mr., j'ai été assez misérable pour le seconder dans ses efforts jusqu'à présent !

— Vous Mlle., dit Villebon, vous, une femme ! Vous avez dégénéré ainsi de votre sexe, toujours si tendre, si sensible. Quel motif si puissant....

— L'argent !

— L'argent ! dit Villebon en tremblant, l'argent !.... voilà donc ce mobile de tous les crimes !..... Jusqu'à quand donc ce vil métal sonnera-t-il assez fort à l'oreille de l'homme pour effacer dans son cœur tous les principes de la nature, de la religion ! Oh ! Mlle. Ledru, dit Villebon d'un ton plus doux et en versant des larmes, que demandez-vous donc à présent pour protéger cette jeune infortunée ? Est-ce de l'argent encore ? Je vous en donnerai ; mais de grâce, encore une fois, ayez pitié d'elle !....

— Mais, Mr., dit Mlle. Ledru en regardant fixement Villebon, quel intérêt avez-vous pour elle ?

— Quel intérêt, Mlle. ? d'abord celui que tout être sensible et raisonnable doit avoir pour son semblable ; et particulièrement lorsque la victime est une pauvre et faible jeune fille ; ensuite celui.....

Écoutez, mon amie, voulez-vous à votre tour me jurer un secret inviolable ; voulez-vous me promettre sur ce qu'il y a de plus sacré que vous n'obéirez plus aux lois de Mr. Michelon, en ce qui concerne la jeune fille ; qu'au contraire vous ferez tout ce qui sera en votre pouvoir pour l'aider, elle et son amant ; voulez-vous me promettre tout cela.

Mlle. Ledru promit tout.

— Et bien, dit Villebon, bien sûr de la fidélité de Mlle. Ledru, je vous déclare que je connais parfaitement celui que la jeune fille aime.

— Vous, Mr. ?

— Oui, moi.... et vous le connaissez vous-même.

— C'est impossible.

— Vous l'avez vu.

— Vous badinez.

— Vous lui avez parlé.

— Oh ! Mr., je crois que vous voulez m'en imposer.

— Erreur, Mlle., dit Villebon d'une voix tremblante, celui qu'elle aime, qui brûle pour elle ; celui qui lui a écrit dernièrement une lettre qu'elle n'a probablement pas vue, celui qui ne l'oubliera jamais ; celui là, Mlle., est devant vous.... C'est moi.

— Vous ! Ste. Anne du bon Dieu ! s'écria Mlle. Ledru en se frappant dans les mains à plusieurs reprises, Vous !

— Moi, répéta Villebon ; et cette blessure qui me retient au lit n'est qu'un stratagème que j'ai employé pour la voir.

— Mais vous avez le diable au corps, dit Mlle. Ledru, en riant et en applaudissant. Un homme qui s'expose ainsi pour voir son amante doit l'aimer beaucoup. Vous méritez de la voir, Mr., et pour vous prouver que je suis fidèle à ma promesse, je vais aller chercher Julia. Comme elle va être contente ! Bon St. Archange ! Elle va en sauter de joie ! Attendez-moi.

Et Mlle. Ledru sortit précipitamment de la chambre.....

Il était donc arrivé, ce moment si désiré !

ce moment de délices !..... ce plus beau moment de la vie !...

Oh ! Villebon, tu vas voir à loisir cette enfant pour qui tu as tant soupiré, cette enfant à qui tu dois jurer éternel amour ; à qui tu dois consacrer ton existence !...

Oh Villebon ! la voici ! Dieu ! qu'elle est belle ! qu'elle est divine !.... Cet air de douceur, ces charmes enfantine ! ce sourire gracieux ! cet incarnat si vif !.....

Ces yeux qui brillent et vous enflamment ! cet air qui vous séduit ! ce regard qui vous charme et vous invite ! cette démarche qui vous enchante ! cette bouche qui vous jure amour et fidélité et vous promet le bonheur ! tout ceci ne vous touchera-t-il pas, ô célibataires insensibles !.....

Je ne dirai rien de l'entrevue de nos jeunes amants ; je ne dévierai pas de la route que je me suis tracée en écrivant cette nouvelle. La critique de nos esprits sévères et de nos prétendus sages a trop d'influence aujourd'hui, pour que je me permette de la braver. Il me suffira de dire que le grand serment de fidélité fut prononcé de part et d'autre.

Le lendemain Villebon n'était plus malade ! Avec une main comme celle de l'amour, on est bientôt guéri ! !.....

PIÉTRO.

(La fin prochainement.)

POUR LA REVUE CANADIENNE.

Impressions de Voyages.

Suite et fin.

Après avoir dansé quelque temps dans cet ordre, ils se mirent à faire le tour de la chambre, par rangées de quatre. Il y avait une espèce de chœur, en forme ovale, composé de 8 hommes et de 8 femmes qui chantaient continuellement ; les danseurs et les danseuses ou, au moins, un grand nombre d'entre eux, faisant chorus.

[L'exécution typographique de ces postures est impossible.]

Le chant s'anima beaucoup et le mouvement de la danse autour de la chambre paraissait les exciter fortement ; ils s'arrêtaient de temps à autre, s'essuyaient le front et recommençaient. J'en ai remarqué, dès le commencement, qui paraissaient agités et tremblaient. Il peut se faire que quelques-uns fussent dominés par une affection nerveuse, mais d'autres n'ont paru être des imposteurs. Cette danse finie, on se reposait un peu jusqu'à ce qu'un nouveau signal donné et un nouvel air entonné sur une clé plus haute, et avec plus de feu, remissent les danseurs et les danseuses en mouvement. Ils repartent et, placés par rangées de quatre, ils parcourent, en sautant, le même espace qu'ils ont déjà parcouru. Un grand nombre deviennent tout naturellement excités, et, lorsqu'ils s'arrêtent, les uns poussent des soupirs, d'autres des cris si plaintifs que, tout en ayant une grande envie de rire, je ne pouvais me défendre d'un sentiment profond

de pitié, sur leur compte. Ils reprirent alors l'ordre suivant :

HOMMES.	FEMMES.
.....
.....
.....
.....
.....
.....

La danse devient plus animée que jamais. Il est curieux de voir ces gens qui mêlent à leur danse tout ce qu'il y a de plus ridicule, tout en évitant tout ce qui aurait l'air trop antique. Le chant recommençant, on reprend la route du tour de la maison et comme les chanteurs, tout en haussant la voix, mettent beaucoup plus de vitesse et de vivacité dans le chant, les danseurs accélèrent aussi le pas et s'animent beaucoup. C'est alors que les contorsions les plus singulières se font remarquer sur plusieurs figures. J'ai surtout remarqué une fille ou femme maigre, pâle et laide, âgée d'à peu près 30 ans ; elle faisait des grimaces affreuses, ses épaules recevaient un mouvement qui ne correspondait pas avec celui du corps ; et ses bras étaient si fortement ébranlés par une espèce toute particulière de tremblade, qu'il semblait que trois ou quatre démons, tous différents les uns des autres, en avaient pris soin. J'ai vu un homme d'une stature élevée, replet, dont le teint était bon, se démener de telle sorte, frapper du pied d'une manière si extraordinaire, que je doute fort que ceux que l'on dit avoir été autrefois possédés du démon, fussent tourmentés davantage. Des frères charitables vinrent à son secours et l'emmenèrent ; ma foi, ils ne pouvaient rien faire de mieux. J'ai même vu des enfans excités, un entre autres, qui avait tout au plus onze ans. J'ai peine à croire qu'il fut véritablement excité et il m'a paru, ainsi qu'à quelques messieurs auxquels je fis part de mes remarques, que tout cela était feint. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que ce petit garçon paraissait bien constitué et jouir d'une bonne santé, et ses conceptions de la sublimité de la religion des Shakers n'étaient, sans doute, ni assez élevées, ni assez étendues, pour faire croire aux assistans que son imagination le mit, pour ainsi dire, hors de lui-même. J'ai remarqué une jeune fille, d'à peu près treize ans, qui paraissait aussi fort excitée. Sans être belle, elle avait dans la figure quelque chose d'assez intéressant, et j'ai éprouvé un véritable chagrin en voyant une aussi jeune personne ainsi sacrifiée. Après avoir fait, plusieurs fois, le tour du meeting-house, ils se rangèrent dans l'ordre suivant :

.....
.....
.....
.....
.....
.....

toujours en dansant, en levant, descendant et frappant leurs mains, et s'excitant de plus

en plus, le chant devenant beaucoup plus animé. Il y avait dans ce chant quelque chose de si confus, que je ne pouvais guère distinguer les mots ; cependant, il m'a paru que c'était en grande partie : " Glory, glory, to thee, alleluja."

Il serait trop long de donner une description plus minutieuse de cette cérémonie ; je crois en avoir dit assez pour donner une idée de la bizarrerie du culte des Shakers. La danse finie, chaque section des Shakers se mit à défilé et s'en aller avec beaucoup d'ordre. Plusieurs avaient des mouvemens convulsifs d'épaules ou de bras, feints ou réels. Il est certain que la généralité des Shakers regarde (ou peut-être veut le faire croire) ces convulsions comme l'effet d'une inspiration d'en haut. J'ai omis de dire une circonstance qui m'a convaincu que les Shakers ne sont pas tous sincères. Un d'entre eux, qui avait pris part à la danse, paraissait extrêmement excité et se démenait de la bonne manière, lorsque, tout à coup, un signal est donné, et l'on a à changer de position. Notre homme si excité, si tourmenté par l'esprit d'en haut, se délivre tout aussitôt de son enthousiasme, ou plutôt, de la force surnaturelle qui le dominait, et regardant calmement aux pieds de son voisin, il met les siens dans la même position ! !

Quoiqu'il en soit, cet établissement a une empreinte de décence, d'ordre et de régularité qui excitent l'admiration de tous ceux qui ont occasion d'en juger. Ils réduisent, disent-ils, toute leur doctrine à ceci : " We endeavour to shun every thing that is wrong, and to do every thing that is good." Ayant remarqué à l'un des Trustees, dans une conversation que j'eus avec lui, que les idées de chaque homme sur ce qui est bien, et sur ce qui est mal, étant bien différentes, je supposais que c'était par l'expérience, qu'ils réussissaient à atteindre au degré de perfection qui paraissait être le but de leurs efforts, il me répondit " yea, yea, and we read the bible which teaches man what he should do."

Je ne pousserai pas plus loin mes observations, je laisserai parler M. de Beaumont dans l'Appendice à son charmant ouvrage de " Marie ou l'esclavage aux États-Unis," t. 2, (édition de 1836,) p. 279.

" Il existe, aux États-Unis, une communion de protestans appelés Shakers Quakers, c'est-à-dire, trembleurs. Cette secte fondée, dans le siècle dernier, par une femme nommée Anne Lee, se compose moitié d'hommes, moitié de femmes, vivant ensemble sous le même toit, on ne sait trop pour quelle raison, car les uns et les autres ont fait vœu de célibat.

" Leur association est établie sur le principe de la communauté des biens : chacun travaille dans l'intérêt de tous. Les hommes cultivent des terres appartenant à l'établissement, et dont les produits font vivre les membres de la société ; les femmes se livrent aux soins que leur sexe comporte.

" Ceux qui n'ont rien mis dans la commu-

nauté, en retirent le même avantage que les sociétaires dont l'apport a été le plus considérable. D'ailleurs, l'association semble profiter à tous. Chacun retire d'elle, un grand bien-être matériel, la vie commune étant beaucoup moins chère que la vie individuelle.

"Voici maintenant quelle est leur doctrine religieuse :

"L'examen attentif des livres saints prouve, discutent-ils, que la venue d'un second Messie a été annoncée et que ce second Messie a dû paraître dans l'année 1761. Ce Messie c'est Anne Lee (fondatrice de la secte); vous êtes obligé de le reconnaître, car vous ne pouvez nier la vérité annoncée par les livres sacrés. Or, nous disons que le Messie annoncé pour l'an 1761, est Anne Lee. Prouvez-nous que c'est un autre, autrement il faut bien reconnaître que notre religion est la seule vraie.

"Nous avons adopté le célibat des hommes et des femmes, parceque Anne Lee est venue annoncer à la terre que le monde est si corrompu, qu'il doit finir, et c'est entrer dans les vues de la Providence que de coopérer à ce résultat."

Les Shakers ne sont pas, après tout, sans exercer une certaine influence dans la branche de commerce qu'ils ne contribuent pas peu à alimenter, et dont la hausse ou la baisse dépend plus ou moins de ce qui est employé par eux au marché. Ils sont séparés du monde, ne prennent aucune part aux affaires, ne se mêlent aucunement de politique qui est le pain quotidien d'un Américain. Ils ont de belles terres, de beaux jardins, de fort beaux animaux; ils entendent très bien l'agriculture. Ils paraissent avoir un tact tout particulier pour choisir les sites où ils s'établissent.

Les nombreuses questions que j'ai faites à beaucoup de personnes sur les mœurs des Shakers, ne m'ont fait connaître aucun fait qui me puisse justifier de les soupçonner d'immoralité. Quelques personnes disent que leurs mœurs ne sont pas pures, d'autres disent

le contraire, le plus grand nombre ne connaît rien contre eux et les croit vertueux."

La cérémonie dura à peu près deux heures. Aussitôt qu'elle fut finie, nous nous mîmes en marche pour Hudson où nous nous embarquâmes vers 7 1/2 P. M. dans le *DeWitt Clinton* pour *New-York*.

Variétés.

M. le duc et Mme la duchesse de Nemours et M. le duc d'Anmale sont arrivés le 3 à Tolosa; ils étaient attendus le 4 à Pampeune.

— On écrit de Barcelone le 29, au *Mémorial Bordelais* :

"Le mariage de la reine avec le prince Léopold de Saxe-Cobourg paraît devoir se faire dans l'année. On dit que le duc de Nemours, beau-frère du mari de la reine Isabelle II, est chargé de convenir à Pampeune de tous les arrangements relatifs à cette union.

Le futur roi d'Espagne doit, assure-t-on, s'en venir avec sa cousine, la reine Victoria, en Angleterre. Ce prince arrivera en septembre au château de Windsor, s'embarquera pour Lisbonne quinze jours après, rendra une visite à son frère le roi de Portugal, et de là à Madrid. Le prince Léopold parle fort bien l'espagnol, l'ayant appris depuis cinq ans, toujours en prévision de cette alliance probable."

Ainsi, c'est encore la maison d'Orléans qui va servir, en Espagne, les intérêts de la maison de Cobourg et de l'Angleterre,—et la France ?

— Du 20 au 23 juin dernier, la neige n'a cessé de tomber en grande abondance dans les environs d'Alexandropol, chef-lieu du gouvernement russe d'Imérie; puis il s'est élevé un ouragan violent qui a duré vingt quatre heures et a exercé de grands ravages parmi les troupeaux des pasteurs nomades. Plus de 2,000 moutons ont péri. Beaucoup d'oiseaux ont été trouvés gelés, et des hommes qui se trouvaient au moment de l'ouragan éloignés de leurs demeures, ont eu les mains et les pieds gelés.

— En 1789, il n'y avait pas un seul évêque aux États-Unis d'Amérique; en 1844, il y a un archevêché, vingt-quatre évêchés, six cent cinquante prêtres.

En 1760, au commencement du règne de Georges III, l'on ne comptait, dans toute l'étendue de l'Angleterre et de l'Écosse, que soixante mille catholiques restés fidèles à la foi de leurs pères; en 1821, leur nombre, d'après le recensement officiel, s'élevait à cinq cent mille; en 1842, ce nombre a dépassé deux millions cinq cent mille.

Londres a 300 mille catholiques, et l'on compte tous les ans de quatre à cinq cents conversions dans le sein de cette cité.

Qu'en disent les prophètes du malheur qui n'en donnent que pour 300 ans au catholicisme!

Quasi-malédiction.

Le vieux général T..., qui est fort riche et qui a un fils, unique héritier d'un assez beau nom militaire et d'une grande fortune, n'a rien négligé pour lui donner une éducation qui réponde au rang que ce jeune homme doit occuper dans le monde; mais celui-ci, confié aux soins d'un précepteur, a failli lui faire perdre son latin, tant il s'est montré indocile et récalcitrant aux leçons; le mentor, désespérant de faire quelque chose de son élève, qui a maintenant dix-huit ans environ, crut devoir avertir le père de l'inutilité de ses efforts :

— Diable! lui répondit celui-ci, ce que vous m'annoncez là, mon cher monsieur, contrarie beaucoup mes projets: voyons, ne pensez-vous pas que je puisse faire de mon fils un officier ?

— Impossible, général; votre fils ne sera jamais admis à St. Cyr; je n'ai jamais pu lui enseigner les quatre premières règles de l'arithmétique.

— Si je le faisais entrer dans la diplomatie ?

— Mais le français et l'orthographe sont, je crois, indispensables à un diplomate...

— Pas toujours, pas toujours... Ah! j'y songe... pourquoi, n'en ferais-je pas un magistrat ?

— Ne faudrait-il pas qu'il fit son droit, qu'il subit des examens ?...

— Ah! c'est vrai! cependant, il nous reste encore la haute administration... Je demanderai une sous-préfecture...

— Encore un sous-préfet doit-il avoir une certaine instruction...

Alors le général se tournant vers son fils qui assistait à cette scène un peu délicate pour son amour-propre :

— Va, malheureux, s'écria-t-il, tu ne seras jamais bon qu'à faire un pair de France!

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES faites en la ville de Montréal, rue St. Vincent, au mois de Septembre, 1845, par L. A. II. L....., M. S. A., (Article soumis à la "Société des Amis," le 2ème jour du mois d'Octobre.)

Table with columns: Mois Année, Date, Jour, Thermomètre (8h, 10h, 2h, 4h, 7h, 10h), Baromètre (8h, 10h, 2h, 4h, 7h, 10h), Directions des vents (8h, 10h, 2h, 4h, 7h, 10h), Variations de l'atmosphère (8h, 10h, 2h, 4h, 7h, 10h), and Remarques. The table contains detailed meteorological data for the month of September 1845.

La Revue Canadienne.

MONTREAL, 25 OCTOBRE, 1845.

Histoire de la Semaine.

Nous regrettons que les petites misères d'un déménagement aient jeté tout ce qui nous entoure dans un tel état de confusion que l'Histoire de la Semaine ne pouvait s'écrire au milieu d'une cohue-bolue semblable. Nos lecteurs ne perdent rien, cependant, des nouvelles locales et des faits de la huitaine, qui sont consignés, avec beaucoup d'intérêt, dans la *Chronique Canadienne* que nous empruntons des colonnes de la *Minerve*. Ils y trouveront les détails du sport, les émotions palpitantes des parieurs, les jolies distances parcourues, AVEC LA VITESSE DU CHEVAL, par des gens à pied ; comment un homme, à force de patience, d'exercice et de pratique, peut se réduire à l'état de cheval et faire honte aux plus grands noms du Turf et aux plus belles réputations de l'hippodrome. L'histoire ancienne, si riche en incidents de ce genre, si pleine d'intérêt sous le rapport des exercices du corps ne nous montre rien dans les annales célèbres des jeux olympiques de la Grèce ou dans le cirque romain, qui égale ou qui approche en rien des tours de force de nos sportsmen Américains et Canadiens surtout. Courir après cent louis, à pied, et faire dix milles à l'heure, n'est rien moins qu'un prodige.

Les nouvelles, apportées par l'*Hibernien*, ne confirment que trop les craintes que l'on avait sur les récoltes dans le nord de l'Europe. Les prix des céréales éprouvent, chaque jour, une hausse considérable qui va jeter la désolation dans les classes inférieures. La pomme de terre va manquer, et c'est elle qui remplaçait le blé et les autres grains, au moins pour le peuple. Nous publions aujourd'hui un extrait d'un journal français, qui contient la description des symptômes de la maladie et de ses développements. Mais on n'a pas assez insisté, ce nous semble, sur la cause. Nous allons la demander aux poètes, puisque les savants ne veulent pas s'en occuper :

Vous, dont le fol espoir, couvant un vain trésor,
D'un stérile travail eût vu sortir de l'or,
D'un chimérique bien laissez l'imposture ;
L'or nait dans les sillons qu'enrichit la culture,
La terre est le creuset qui mûrit vos travaux,
Et le soleil lui-même échauffe vos fourneaux.

(DELLILE, *L'Homme des champs*.)

Nous croyons que ces vers nous mettront sur la trace des causes de l'épidémie qui règne sur les pommes de terre : le soleil de 1845, emprisonné derrière les nuages, n'a pu leur prodiguer la chaleur vivifiante de ses rayons.

Cette vérité ressort elle-même des études faites sur cette épidémie par les savants. Comme il s'agit d'une question qui se rattache tout entière à l'hygiène publique, nous nous empressons de faire connaître tous les détails de quelque importance, dont la publi-

cation peut aider à la solution d'une crise assez grave pour compromettre le bien-être et la santé d'un nombre infini de familles, tant en Europe qu'en Amérique.

Dut-on nous accuser d'ignorance, d'inexpérience ou même d'étrangeté, nous croyons que nous devons rechercher dans les conditions climatiques de cette année 1845, sans printemps et dont l'été n'a commencé véritablement qu'au mois de septembre, la véritable origine de ce sinistre agricole. L'expérience nous apprend, en effet, que la seule manière de conserver les pommes de terre récoltées est de ne pas les exposer à l'humidité. Tout le monde sait que la meilleure manière de les conserver est de les placer dans des tonneaux, couche par couche, avec des feuilles sèches, et de placer ces tonneaux dans des lieux inaccessibles au froid, ou bien dans des caves où le froid ne pénètre pas et qui ne sont pas humides.

On lit dans la *Gazette de France* :

MM. Payen et Philippon viennent de communiquer à l'Académie des sciences un assez grand nombre de documents relatifs à l'épidémie des pommes de terre, et dont les ravages s'étendent en France, en Allemagne et surtout en Belgique.

Sans pouvoir bien déterminer encore le véritable caractère de la maladie, MM. Payen et Philippon proposent différentes précautions et moyens préventifs, qui se résument dans les conditions suivantes, et qu'il est utile de faire connaître : Sur presque tous les tubercules légèrement atteints, il suffit d'enlever une pelure plus ou moins épaisse pour éliminer les parties altérées.

On vérifierait aisément que les parties plus profondément situées sont saisies, en coupant en quatre morceaux chacun de ces tubercules.

Plusieurs observations portent à croire que les pommes de terre peu altérées, soumises à la coccion de l'eau, en ayant le soin de rejeter l'eau qui aurait servi à les faire cuire, pourraient être données comme aliment aux animaux. Il serait prudent de l'essayer sur quelques-uns d'abord, et, en tous cas, de ne pas donner exclusivement cette nourriture, à moins que ce ne fût pour essai et durant peu de jours.

Quant aux tubercules dont la dégénérescence serait avancée, on en pourrait certainement tirer parti en les dévisant à la râpe, lavant la pulpe sur un tamis, extrayant de l'eau de lavage la fécule par les procédés usuels, soumettant directement à la saccharification la pulpe lavée en la faisant dessécher, afin de la livrer aux fabricants qui se chargent de cette opération.

Les pommes de terre même, qui sont altérées rapidement, au point d'être entièrement désagrégées, pourraient encore se traiter par les mêmes moyens ; mais il ne faudrait pas attendre que de nouvelles altérations spontanées, l'attaque des insectes ou de certaines larves, eussent produit l'altération profonde de la fécule.

Quant aux précautions à prendre relativement aux cultures prochaines, plusieurs faits portent à croire que les variétés hâtives, dont le terme de la végétation utile serait le plus possible accéléré, pourraient échapper au développement de la maladie. Une surveillance active aux approches de la maturité permettrait de reconnaître les premiers signes de l'altération des tiges sur certains points. Il serait prudent de les couper, de les brûler hors du champ, et de préserver le reste afin de pouvoir utiliser les premiers tubercules avant l'invasion de la maladie. Il serait, en tous cas, désirable que les cultivateurs tissent des notes détaillées de leurs observations, des essais de chaulage, cultures particulières, etc., qu'ils voudraient entreprendre, afin de transmettre ces documents aux associations agricoles locales, et de concourir à former ainsi une histoire complète de la maladie et des moyens d'atténuer ses ravages.

A l'analyse de ces documents, nous ajouterons les conclusions d'un rapport sur l'épidémie, que

vient de publier la société d'agriculture de Valenciennes :

10. Faucher toutes les fanes attaquées et les brûler sur place, en évitant de les agiter, afin que les spores qui les couvrent ne se répandent pas dans l'air ;

20. Défendre expressément d'enfourer les tiges et les tubercules gâtés, ou de les jeter sur les fumiers ;

30. Recommander de ne pas replanter des pommes de terre sur les champs, ou dans le voisinage des champs maintenant infectés ;

40. Employer pour la plantation prochaine des tubercules provenant des points de la France où le fléau n'a pas sévi ;

50. Si l'on ne peut se dispenser des tubercules récoltés dans les pays infectés, les soumettre avant la plantation à un chaulage par immersion pendant plusieurs heures dans un liquide ainsi composé : 29 kilog. de chaux, 3 kilog. de sel marin, 129 grammes de sulfate de cuivre, 129 litres d'eau ;

60. Saupoudrer les plantations d'un mélange de chaux, de sulfate de cuivre et de sel dans les proportions ci-dessus, ou d'un mélange de chaux hydratée et de cendre ;

70. Assainir les caves dans lesquelles on aura déposé des pommes de terre atteintes de la maladie, les nettoyer, badigeonner les murs avec un lait de chaux, répandre sur le sol de la chaux en poudre et du charbon pilé.

Les personnes de la campagne qui désirent s'abonner à la *Revue de Législation* et de *Jurisprudence*, et se procurer le 1er. numéro, feront bien de se hâter, car il n'en reste que très peu de copies.

Chronique Canadienne.

Montréal, 20 octobre 1845.

Un vieil adage qui, pour être ancien et trivial, n'en est pas moins vrai, c'est que "des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer." C'est sous l'impression de cette éternelle vérité que nous avons cru devoir prendre sur nous, nous ne dirons pas d'amuser, ser serait par trop présomptueux, mais de récréer, un instant chaque semaine, les yeux d'une certaine classe de vos lecteurs fatigués par les argumentations toujours si arides de la politique.

Nous ne nous dissimulons pas l'étendue de notre tâche, mais avec un peu de courage on vient, tant bien que mal, à bout de tout.

Quant nos gros bonnets politiques sentiront leur tête appesantie par les méditations profondes sur les droits internationaux, sur les libertés de l'homme, sur les vagues théories de l'esprit humain, toutes ayant pour but, nous voulons bien le croire, le bonheur de la race humaine, qu'ils (les gros bonnets plus haut mis en scène) condescendent à laisser enriquer au hasard un œil indifférent sur la petite chronique de la *Minerve*, et bientôt la vie leur apparaîtra ce qu'elle doit être, un bien dont on doit partager la durée en deux parties : — la première et la plus nécessaire pour le travail, ce tyran de tous les hommes dont vous sentez, quoique vous en ayez le pesant, l'impitoyable empire : la seconde et qui n'est pas moins utile que la première, pour le repos, pour le plaisir, pour ranimer à son bienfaisant contact, vos forces alourdies, votre énergie amoilie.

Voilà donc quel sera notre travail de toutes les semaines ; une revue des améliorations, des progrès, des amusements de notre jolie ville ; un coup-d'œil scrutateur sur nos institutions publiques ; peut-être même une réflexion sur les hommes, mais à coup sûr et toujours, la guerre à mort aux préjugés de quelque nature qu'ils soient, sous quelque forme qu'ils se cachent : mais aussi la paix à tous, l'union entre tous, et l'entente cordiale de tous les partis.

Nous avions raison de vous dire, en prélu-
dant, que nous ne nous dissimulions pas l'éten-
due de notre tâche : nous avons ajouté qu'avec
un peu de bonne volonté on vient à bout de
tout ; mais ce qu'il nous faut surtout et par-
dessus tout, c'est de l'indulgence, c'est un
peu de libéralité, et nous finirons, s'il plaît
à Dieu, par nous connaître, nous entendre,
qui sait ? peut-être par nous plaire mutuelle-
ment.

Depuis le mois d'août dernier, ceux qui ai-
ment les sauts n'avaient pu goûter ce diver-
tissement, le plus vif de tous les divertisse-
ments, c'est à savoir, une course à la haie, ou,
ce qui vaut mieux pour toutes les intelligences,
un *hurdle race*. Aussi nos sportsmen avaient-
ils la figure démesurément longue mardi der-
nier, lorsqu'ils apprirent, les pauvres jeunes
gens ! que le mauvais état du terrain des cour-
ses forçait le propriétaire à en remettre l'épo-
que au jeudi suivant. Fallait voir, aussi, la
joie des sauteurs, à la vue du beau soleil de
jeudi, de la brise froide et pure qui devait don-
ner aux chevaux tant d'ardeur, leur procurer
tant de bien-être.

De bonne heure, les stands étaient remplis ;
ils étaient, sur leurs gradins en amphithéâtre,
une foule de spectateurs inquiets, impatients,
qui, tous, l'œil du côté des écuries publi-
ques, attendaient l'arrivée des nobles che-
vaux.

Bientôt la première course fut annoncée.
Les compétiteurs étaient au nombre de quatre :
Sir Francis, à M. Hopton 1 ; *Wildboy*, à M.
Duchesnay 2 ; *Maude*, à M. Fox 3 ; *Spotted
Tiger*, à M. Cowing 4.

Il s'agissait tout bonnement pour ces pauvres
chevaux de parcourir deux milles entre-semés
de huit haies ou barrières de quatre pieds de
haut ! rien que ça.

Au signal les quatre champions s'élan-
cèrent au triple galop. *Wildboy* prenant les
devants, *Spotted Tiger* le suivit de près et con-
courut même à forcer M. Duchesnay à exiger
de *Wildboy* toute sa bonne volonté : bientôt
pourtant *Spotted Tiger* s'aperçut qu'il n'y avait
pas moyen. *Wildboy* reprit de l'avance,
suivi à une petite distance par *Sir Francis* qui
faisait de son mieux et qui ne semblait pas
devoir arriver au résultat qui eut lieu réelle-
ment, puis de *Maude*, agile petite bête qui
s'élançait pardessus les barrières comme un
chevreuil.

Enfin, arrivés à la huitième barrière, *Wild-
boy* et *Sir Francis* sautèrent presque ensemble,
et tenaient tous les intérêts en suspens, lors-
que *Sir Francis*, par un puissant et dernier ef-
fort, s'élança de l'avant et gagna la course de
quelques longueurs.

Les quatre chevaux franchirent lestement les
barrières, et les spectateurs satisfaits ne pou-
vaient se lasser d'applaudir le vainqueur.

Vint ensuite la seconde course à la barrière ;
comme l'autre, elle était de deux milles, mais
les haies n'avaient que trois pieds et demi.
Deux chevaux seulement se présentèrent !

Marmion à M. Harrison 1 ; *Polkeur* à M.
Coursol 2.

Dès le début, tout le monde put voir que
Polkeur, élégant petit cheval blond, pas n'é-
tait de force à lutter contre *Marmion*, grand
cheval aux membres robustes et parfaits de for-
me, qui, l'été dernier d'ailleurs, combattit pour
les barrières de quatre pieds.

Le premier mille se fit sans encombre ; mais
à la première barrière du second mille, *Pol-
keur* se permit de se laisser tomber sur le nez,
lançant à quelques pieds en avant son cavalier ;
celui-ci pourtant fut en un clin d'œil sur ses
jambes, et relevant de la bride le malencontreux
Polkeur, il se remit en selle, et continua sans se
désespérer. *Polkeur* semblait décidé à faire

des sottises, car il refusa du premier coup deux
barrières ; d'un autre côté son cavalier avait
résolu de ne pas se soumettre aux caprices de
maître *Polkeur*.

Ce dernier avait beau refuser, forcé lui fut de
sauter quand même ! A la deuxième barrière,
Polkeur, sans s'inquiéter de *Marmion* qui arri-
vait au but, s'appuya tranquillement le poitrail
sur la haie, et se laissa choir de l'autre côté,
entraînant avec lui celui qui le montait.

Tout le monde le crut blessé : ses amis s'é-
lançaient à son secours, lorsque, ô merveille !
bête et homme étaient debout de rechef et se
dirigeaient tambour battant, et en franchissant
bravement la dernière barrière vers le *Stand*,
l'*eldorado* où leurs malheurs et leurs vicissitudes
devaient finir.

Il est juste de dire, que, quoiqu'évidemment
Polkeur ne fût pas capable de lutter avec *Mar-
mion*, la différence dans la distance eût été
bien moindre, et les chutes moins répétées (si
toute fois le cavalier fût tombé du tout) si le
groom de M. Coursol n'eût pris sur lui de faire
manquer *Polkeur* à ses engagements de tempé-
rance, ou ce qui est plus clair, si le susdit groom
ne lui eût fait avaler de l'eau de vie.

Mercredi prochain, les plus fameux coureurs
des Etats-Unis doivent se réunir sur l'hippo-
drome du Pavillon St. Pierre. Les prix sont
élevés et propres à encourager tous ceux qui
veulent gagner des échauffaisons à faire de leur
mieux.

Nous vous donnerons des nouvelles de cette
fête hippique, aussitôt qu'elle aura eu lieu. P.

Montréal, 23 octobre, 1845

Les courses à pieds annoncées depuis quel-
que temps eurent lieu hier au pavillon St.
Pierre.

La journée était magnifique, l'air froid et
un peu piquant, le terrain dans le meilleur
état possible ; enfin, la réputation des cou-
reurs, les prix destinés aux vainqueurs, tout
concourait à donner aux spectateurs une im-
patientie curieuse.

Les *Stands* étaient bien remplis, et une
foule agitée se pressait dans le cercle exté-
rieur, tandis que les paris s'élevaient, par-
couraient les rangs des sportsmen, qui se
pressaient dans le cercle intérieur.

Chaque nouveau venu était l'objet d'un
minutieux examen : tous les yeux s'atta-
chaient sur lui ; chacun croyait voir en lui
une des célébrités *pédestriennes* du jour ;
chacun interrogeait son voisin pour connaî-
tre le nom de celui qui excitait ainsi leur
curiosité, jusqu'à ce qu'un nom étranger, pro-
noncé par quelqu'adepte, eût mis fin à l'an-
xiété de tous. Un héraut eût annoncé à son
de trompette le nom d'un des plus illustres
personnages du jour, qu'à peine le personnage
lui-même eût été remarqué ; mais les noms
de *Jackson*, *Gildersleeve*, de *Narcisse*, de *Se-
ward*, produisaient partout une vive sensa-
tion.

Quant à nous, de tous ceux qui se trou-
vaient près de nous, *Jackson* et *Gildersleeve*
auraient été certainement ceux que nous au-
rions remarqués les derniers. A voir, en
effet, ces hommes de petite taille, maigres,
chétifs, à voir leur allure désagréable, per-
sonne, sans doute, n'aurait osé se figurer que
c'était là ces fameux coureurs dont la répu-
tation retentissait en Angleterre, en France,
par toute l'Europe et toute l'Amérique.

Et cette réputation, ils ne lui ont pas fait
faute : rien n'égalait la fermeté du pied,
les élan uniformes, l'attitude hardie du *Cerf
Américain* *Jackson*, qui, la poitrine gonflée,
bombée, comme en réservoir qui contenait
les forces dont il avait tant besoin pour la
distance qu'il avait à franchir, les coudes en

arrière, les poings dépassant à peine les cô-
tés, attendait impatient le signal du départ.
Il avait à lutter contre quatre compétiteurs,
Desroches, celui-là même qui vainquit à la
course à la raquette de l'hiver dernier :
Narcisse, jeune Sauvage, qui, lui aussi, ga-
gna la course de trois milles en août der-
nier : *Arnold*, soldat du 52^e régiment, et
enfin *Pierre Harpin*, surnommé le *Cerf* Ca-
nadien, petit homme sec à la figure angu-
leuse et souffrante.

Le signal est donné, les champions s'é-
lancent : *Jackson* est en avant suivi de
près par le *cerf* Canadien, et par *Narcisse*,
les autres tenaient par derrière une dis-
tance respectueuse. Mais bientôt *Jackson*
laissa peu à peu ses adversaires, et passa
devant le *Stand*, avec la rapidité d'un che-
val au grand trot. Vers la fin du second
mille, *Narcisse*, jaloux de la renommée que
lui avait acquise sa victoire de l'été dernier,
fit un suprême effort et arriva presque en
même temps que *Jackson* ; mais épuisé, ha-
letant, il se retira, laissant aux autres à
soutenir la contestation. *Desroches* s'était
retiré au premier mille, ainsi qu'*Arnold*, en
sorte que la lutte ne demeurait plus qu'en-
tre le *Cerf* Américain et le *Cerf* Canadien.
Jackson eut l'avantage, et arriva au *Stand*
aux cris enthousiastes de la foule.

Pierre Harpin est un Canadien de St. Hy-
acinthe. Il arriva à Montréal avant-hier, par-
courant à pied une distance de plus de vingt mil-
les. Son costume, cette marche de la veille,
son inexpérience, tout était contre lui, néan-
moins il fit preuve d'une grande agilité, et les
sportsmen de St. Hyacinthe, qui ont déjà tant
fait dans leur joli village, pour l'amusement du
public, seraient bien de faire "entraîner" ce
cerf Canadien qui, nous en sommes sûr, pourra
lutter avec avantage par la suite avec tous les
cerfs possibles. Cette course vaut à *Jackson*
la jolie somme de £50. C'est le cas de dire :
il gagne de l'argent en courant. D'un autre
côté, trois milles en 16½ minutes ! il faut avouer
que cela vaut bien quelques piastres !

La seconde course, et celle qui offrait le plus
d'intérêt, était une course à pied de deux cent
cinquante verges en sautant par dessus cinq
barrières de quatre pieds de haut. Les paris
étaient nombreux, et semblaient tous en faveur
de M. Edouard Lamontagne, l'un des concurrents.
Seward, dont la réputation était depuis
longtemps arrivée jusqu'à nous, *Seward* qui
porta un défi au monde entier, a été défait,
battu par un Canadien-français ? Outre M.
Lamontagne et *Seward*, il y avait encore, *Mc-
Gillivray*, sergent du 9^e régiment, et dont tout
le monde a déjà plusieurs fois admiré l'élegance
et l'agilité, puis enfin *Ibbotson*, esquire.

Au signal, les quatre champions partirent
dans un ordre admirable ; les barrières dispa-
raissaient rapidement derrière eux ; à la troi-
sième cependant, M. Lamontagne, que vous
connaissez tous et qui s'est acquis, au club
gymnastique de cette ville, une réputation bien
méritée, gagna peu à peu du terrain : venait
ensuite, à quelques pas derrière, le sergent, puis
Seward, celui-ci, à la quatrième barrière, par
un effort admirable de rapidité et d'activité, se
trouva d'un bond côte à côte de M. Lamon-
tagne et sauta, en même temps que ce dernier,
et sans y toucher, la cinquième et dernière
barrière ; mais, le pied lui glissa, et M. Lam-
ontagne, dont les jambes étaient plus sûres,
avait déjà touché le but que *Seward* était à
peine relevé. *McGillivray* arriva le second,
et le grand coureur du Connecticut en fut
quitte pour les frais de son voyage.

Le prix de cette course était de £30, et nous
félicitons notre ami M. Lamontagne sur sa
victoire.

La distance de 250 verges fut parcourue dans le court intervalle de *trente-sept secondes* !

Vint ensuite la course de dix milles, la plus longue qui ait jamais eu lieu à Montréal. Le cerf Américain et Gildersleeve furent les seuls, parmi les sept qui avaient inscrit leurs noms, qui eurent le courage d'entreprendre cette longue étape.

Aux deux premiers milles Jack-on avait le devant, mais au troisième Gildersleeve gagna du terrain et continua à garder cet avantage jusqu'au milieu du dixième et dernier mille Jackson, chez lequel on avait pu apercevoir une espèce d'abattement, sembla alors redoubler de vigueur et, en effet, il arriva le premier au but, aux acclamations frénétiques de la foule, et dépassant Gildersleeve de quelques verges seulement.

Cette longue course eut lieu en *cinquante-neuf minutes cinquante-six secondes*, et valut à Jackson la somme de £100.

En résumé, la journée se passa très agréablement et tout le monde se retira satisfait. Qu'y a-t-il donc d'impossible à l'homme entreprenant, patient et énergique ? Une distance de dix milles parcourue par un homme petit, frêle, en moins de temps que la plupart des chevaux ne peuvent le faire, et cela sans épuisement, sans fatigue visibles, voilà sans doute la preuve que tout est possible et praticable à celui qui veut : quand cette vérité serait le seul résultat utile et moral de ces exploits *pédestriens*, ce serait déjà beaucoup, mais il y a encore là un encouragement aux jeunes gens de cette ville pour les engager aux exercices gymnastiques, et à donner à leurs membres la force, l'élasticité qui leur convient, et que la vie sédentaire des bureaux n'est *proprie* qu'à alourdir et diminuer.

Nous sommes absolument sans nouvelles, et à part la maladie du gouverneur, qui offre des craintes sérieuses aux amis de l'illustre malade, la ville n'a à enregistrer que deux ou trois *noyades* par semaine, deux ou trois membres disloqués, et quelques yeux pochés, inscrits au registre de la police.

Le temps est froid, mais clair, et la dernière partie de l'automne sera probablement ce qu'aurait dû être la première, saine et belle. Les boutiques de commerçants de fourrures étalent à leurs croisées leur attrayante variété d'habits d'hiver, aux couleurs assorties, et dont la vue seule est capable de réchauffer les plus frileux, toutes les belles choses, y compris la glace qui se forme tous les matins, nous avertissent *froidement* et inévitablement que l'hiver arrive à grands pas, et qu'il est temps de songer à la provision de bois de chauffage. Heureux encore ceux à qui la fortune permet d'acheter d'avance leur bois, car combien de pauvres malheureux voient arriver l'hiver avec épouvante ! Cette idée triste, mais elle ne peut remédier au mal, si les hommes charitables ne prennent pas des mesures actives pour procurer à bon marché du bois aux nombreux pauvres de Montréal. P.

Maladies des pommes de terre.

On a longuement disserté sur l'origine et la nature de cette maladie, et si les opinions diverses, produites à cet égard, ne se trouvent pas dans une harmonie parfaite, elles nous semblent assez près de se rapprocher. La science paraît s'incliner avec une noble humilité devant les observations des praticiens, et bientôt il sera généralement reconnu que le fléau qui est venu si fatalement compromettre l'un des principaux aliments du pauvre est dû à l'influence atmosphérique de la saison. Cette opinion, émise l'autre jour, à l'académie des sciences et à la société centrale d'agriculture,

est confirmée dans des observations que nous transmet M. Kein. Il en résulte, on le sait, que la maladie du nourricier tubercule est produite non par une espèce de champignon que d'abord la science a nommée *botryde*, mais par l'influence atmosphérique de la saison. Ce qu'il importe de faire aujourd'hui, ce n'est plus de discuter sur le mal, mais de parer aux conséquences du mal.

Constatons d'abord les symptômes. "Des taches brunâtres, dit M. des Colombiers dans une lettre adressée à un journal de Bourges, se présentent sur les feuilles qui se recueillent et se séchent ; les tiges participent promptement à l'infection qui se propage aux tubercules. En deux jours des plantations d'un bel aspect prennent la teinte des plantes ayant subi une forte gelée. Les pommes de terre sont couvertes de taches plus ou moins étendues, plus ou moins profondes, suivant que l'on a plus ou moins différé l'extraction. Si l'on enlève l'épiderme, l'eau de végétation s'écoule fétide de la partie qui paraît désorganisée.

"Les variétés à épiderme rouge ont été les premières atteintes, et comme par grandes zones, à la partie supérieure de deux de mes champs. Les pommes de terre hâtives se sont récoltées bonnes ; celles de Hollande, quoique arrêtées dans leur végétation, sont peu atteintes dans leurs tubercules ; les Rohan, qui avaient l'apparence la plus belle, sont atteintes, et un grand nombre de tubercules sont complètement désorganisés."

Il est cependant des moyens de ne pas les perdre entièrement ; mais il importe de ne pas perdre de temps, car l'infection se propage vite. Essayons donc de suivre les conseils que donne M. des Colombiers :

Arracher de suite la plante dont les feuilles sont maculées ; laisser les tubercules exposés au soleil pour bien sécher ceux qui sont encore sains ; les séparer des autres et les conserver pour semences en lieu sec, à l'abri de l'humidité extérieure, mais bien les surveiller, pour que l'infection d'un tubercule ne corrompe pas promptement la masse.

"Le docteur Variels, de Bruxelles, indique de plonger, pendant 18 à 20 minutes, les tubercules atteints de sphacèle dans un four chauffé à 64 ou 65 degrés du thermomètre de Réaumur (77° centigrades). Une eau noirâtre et fétide découle des tubercules redevenus sains et même meilleurs à manger que dans l'état ordinaire ; une pellicule brunâtre sèche, que l'on peut enlever avant de faire cuire, recouvre la place attaquée ; mais elle est sans action désorganisatrice ultérieure du tubercule, qui se conserve parfaitement sain. Il paraît cependant que si on lave les tubercules avant de les soumettre à la chaleur, la gangrène gagne jusqu'au cœur, et le but n'est pas atteint.

"Je crois à l'efficacité de ce procédé, car des tubercules atteints et d'une odeur repoussante, exposés au soleil, se sont couverts de points noirâtres avec gouttelettes d'eau semblables à une dissolution de suie, qui ont surgi à la surface, et l'odeur a disparu. Le tubercule est redevenu ferme à la place sphacalée."

Naissance.

A Québec, le 16, la Dame de M. Joseph Smolenski, a mis au monde un fils.

Mariages.

En cette ville, lundi matin, par Messire Trudeau, M. Olympe Labelle, à Delle Louise Coursol, fille endette de M. J. Léandre Coursol, de cette ville.

A Québec, le 14, par Messire Beaubien, vicairie de St. Roch, Hubert Portelance, écuyer, de Beauport, à Delle, Marguerite Guenet, fille de Pierre Guenet, écuyer, de St. Roch.

Au même lieu, M. John Day, à Delle. Délima Duguay, première fille de feu M. Honoré Duguay.

A Kingston, 13, M. Peter Kinsley, du Côteau du Lac, à Dlle. Catharine M. Donald.

A Berthier, le 15, par Messire Gagnon, M. Louis-Edouard Montferrant, à Dlle. Lucie-Hélène Farries, fille unique de Hugh Fraeries, cer., de Berthier.

A Québec, le 18, Edouard Prentice, écuyer, de Montréal, à Dlle. Elizabeth Aspinal, ci-devant de Liverpool.

A Toronto, le 13, par lord Bishop de Toronto, Arthur Wells, cer., de Montréal, à Georgina, fille de George Ridout, cer., avocat.

A Manchester, le 25 ult. John Yule, écuyer, de Chambly, à Eliza, fille de Andrew Hall, cer., de Broughton.

Deaths.

Au Sault au Récollet, le 16, à 11 heures du soir, âgée d'environ 37 ans, Dame Marie-Emilie-Catherine St. Omer, épouse de Paschal Péroillier dit Lachapelle, fils, écuyer, après une maladie de 7 mois supportée avec beaucoup de résignation. Elle laisse un époux et 7 enfants pour déplorer sa perte prématurée.

A la Ste. Famille, Ile d'Orléans, le 11, M. Pierre Canne dit Marquis, respectable cultivateur, âgé de 72 ans.

En mer, à bord du navire Sesostri, en route de la Clyde à Montréal, le 30 août dernier, M. John McKenzie, marchand de New-Glasgow, âgé de 49 ans.

A Amherstburg, H. C. le 11, Messire L. Bouc, prêtre missionnaire, très regretté de ses ouailles.

A la Barbade, le 3 sept. le major Kendall, de l'artillerie royale. Il faisait partie de l'état-major de ce régiment, qui fut stationné à Montréal pendant plusieurs années, et qui partit du Canada en 1844.

PETITES AFFICHES.

LE BUREAU

DE

LA REVUE CANADIENNE

VIENT D'ÊTRE

TRANSPORTÉ

Au No. 15, Rue St. Vincent,

Porte voisine de la *Minerve*.

LOUIS O. LETOURNEUX,

AVOCAT,

A transporté son Etude au No. 15, Rue St. Vincent.

LE DOCTEUR VALLÉE,

No. 59,

Grande Rue St. Laurent,

CHEZ JOSEPH VALLÉE, ÉCR.

A VENDRE

A CE BUREAU,

Le premier volume de la

REVUE CANADIENNE.

Élegamment relié,

Prix 15 chelins.

M. Tardiff est chargé de l'agence de la Revue de Législation et de Jurisprudence et de la Revue Canadienne, à Québec.

LA REVUE CANADIENNE paraît le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

On s'abonne à la *Revue Canadienne*, au bureau du journal, no. 7 rue St.-Nicolas, ou aux bureaux du Rédacteur-en-chef, no. 31 rue St.-Gabriel, vis-à-vis l'Hôtel du Canada, de Mme. St.-Julien ; et chez MM. Fabre et Cie., et C. P. Leprohon, Libraires de cette ville.

Un an 20 chelins.

Six mois 10 ..

Trois mois 5 ..

LOUIS O. LE TOURNEUX,

Rédacteur en chef et Propriétaire.

MONTREAL.

IMPRIME PAR LOVELL ET GIBSON.